Le baiser de Salmacis

CHARLINE88

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Le baiser de Salmacis

© Le jardin d'Aphrodite - Mars 2017

Sommaire

Chapitre 1 **3**

Chapitre 2 **21**

Chapitre 3 **39**

Chapitre 4 **53**

Chapitre 1

J'ai le réveil quelque peu difficile ce dimanche matin. C'est bizarre cette sensation de gueule de bois, moi qui ne bois jamais. Je me sens vaseux, je me sens étrangement mal dans ma peau. Pourtant je me suis mis au lit vers vingt-deux heures, hier soir, et j'ai dû dormir au moins dix plombes si j'en juge par les chiffres, inscrits en rouge, qui flottent au plafond. J'ai attendu mon pote Jérôme, mais cet idiot m'a planté. Une soirée où nous devions aller en boîte, danser comme tous les samedis soir, mais pas de nouvelles. Il va m'entendre causer, celui-là, quand il va venir me voir ! Je mets un pied par terre, mais je suis vraiment mal assuré. Merde, je ne vais quand même pas tomber malade. La semaine à venir est compliquée pour moi.

J'ai quelques TS en science-chimie auxquels je dois me colleter, et il me faut de bonnes notes. J'ai révisé tous les soirs de la semaine jusqu'à des heures impossibles, et alors que nous devions prendre un peu de bon temps, l'autre zouave, là, qui me laisse tomber... Que lui est-il encore arrivé ? Il a le chic pour se fourrer dans des pétrins pas croyables. Enfin, attendons qu'il donne signe de vie avant de l'accabler de tous les maux du ciel et de la terre.

Allez, maintenant, c'est ma tête qui tourne. Mince alors ! Mais je n'ai aucun bobo, nulle part, juste un mal-être général. Je me dis que je dois aller pisser. Les toilettes, au fond du couloir. J'y arrive, mais je dois tenir le mur pour ne pas tomber. J'ai raté un

épisode hier soir ? Ce n'est pas vrai, ça... Comme il est long, ce fichu corridor pour aller au petit coin.

Ouf, m'y voilà ! La porte s'ouvre enfin. Je baisse le « fute » de mon pyjama. Tiens, je flotte drôlement là-dedans ce matin... Ma main court sur mon ventre pour choper ma zigounette. RIEN ! Merde, c'est quoi cette connerie ? Qu'est-ce que c'est que ce binz ? Mes yeux se portent sur l'endroit qui m'interpelle. Rien, moins que rien, mais en plus mon regard est perturbé par quelque chose qui m'empêche de voir mon bas-ventre. Je flippe, là.

Non, je n'y crois pas, là, pas possible, ça, c'est un cauchemar ! Des nichons ! J'ai des seins, et pas de queue là où elle devrait se trouver ? C'est un mauvais rêve, je vais me réveiller... Je n'y crois pas ; j'en oublie mon envie pourtant pressante. J'arrache la veste du pyjama et je sors vite fait de ce pantalon qui m'est bien trop grand. Je suis à poil et je cours dare-dare vers la salle de bain. La glace, vite, la glace ! Il faut que je me réveille ! Où est ce foutu miroir ? Ah merde, je suis trop bas. Une chaise, j'ai besoin d'un siège pour monter dessus. NON ! Ce n'est pas ma tête, là, ce n'est pas moi, ça ! Je n'y pige que dalle. Que se passe-t-il ? Je suis mort et je ne le sais pas ?

Je m'appelle Daniel Milot, mais le reflet dans la glace ne ressemble en rien à ce que je connais de moi. Pas de barbe ! Même bien rasé, j'en ai plus que sur cette gueule-là. Et les cheveux ? Pourquoi j'ai cette tignasse un peu rousse ? On dirait une gonzesse ! Je rêve, c'est impossible. Hier soir, quand je me suis couché, j'étais tout de même bien un mec. Ce que je vois dans le verre réflecteur, c'est une fille. Une femme avec des seins, avec une chatte. Vite, il faut que je descende de cette chaise pour ne pas me casser la figure. Je chancelle, comme tout ce que je vois. Je ne comprends rien de ce qui se passe. Où est ma vie, où suis-je passé ? Je me pince le bras, me donne une claque sur la joue ; je dois absolument me réveiller.

Allez, un peu de courage ! Vas-y, regarde encore dans le miroir ! Je me lève, avance en tremblant vers la porte de l'armoire où je

range mes produits de toilette. J'ai vraiment la trouille que je sois encore... plus moi. Et ce que je vois, c'est cette inconnue. Si ! Elle me ressemble un peu quand même, mais c'est toujours elle qui est dans le reflet. Je suis derrière moi ? Non, rien : il n'y a que cette fille qui me regarde avec MES yeux. C'est trop flippant, cette histoire ! Comme je suis remonté sur la chaise, eh bien... bingo ! Me voici les quatre fers en l'air sur le carrelage. Tant mieux : la sonnée que je viens de prendre me fait voir des étoiles ; maintenant, tout va rentrer dans l'ordre.

Combien de temps ai-je été dans les vapes ? Une seconde ? Dix minutes ? Je n'en ai aucune idée. J'ose plus ouvrir les yeux. La peur que le cauchemar continue me fout les jetons. Je me précise dans ma caboche que je suis Daniel Milot, que j'ai vingt-trois ans et que je fais des études à la fac de Nancy pour être pharmacien. Que je suis bien un mec ; il y a sûrement quelques filles qui vont le prouver. Une ou deux, car je ne suis pas non plus un grand séducteur. Allez, Dany, ouvre tes quinquets ! Tu vas voir, tout sera redevenu comme avant ; tu vas en rigoler avec ton pote Jérôme quand tu le reverras. Non, sûrement pas : je ne vais pas lui raconter cette connerie, il se moquerait de moi ; il ne comprendrait pas que ça avait l'air si réel.

Allez ! Bon sang, ouvre-les, tes yeux ! Rassure-toi tout de suite ! Je tends la main vers mon bas-ventre : je la sens, cette érection matinale. Ah oui, j'ai encore cette foutue envie d'aller pisser, mais ce n'est pas possible. Ma bistouquette ! Elle n'est pas revenue. Alors je laisse glisser mes doigts pour sentir ce qui m'arrive. Les quelques poils sont toujours là, eux. Mais dans ceux-ci, je sens une fente, une chatte. Elle est restée là, et pourtant j'ai comme l'impression que je bande. Ce n'est pas possible, je suis devenu complètement dingue... Allez, bonhomme ! Respire un grand coup et recommence ; c'est juste une sensation, juste quelque chose que tu imagines. Tu ne peux pas être passé de ton corps de mec à celui d'une fille : ça ne se fait jamais, ça !

Courage man ! Retourne vers ta glace et reprends tout à zéro ! Je suis revenu aux toilettes. Bon, tant pis. Je m'assois, il me faut soulager... ma vessie. Le flot coule, et ça me mouille les cuisses. C'est incroyable, mais je ne sais pas faire. Comment elles font pour ne pas s'en foutre partout, les nanas ? Ah oui, elles s'essuient avec du papier quand c'est terminé. Quelle sensation bizarre... Je n'arrive pas à m'y faire, moi. Puisque c'est ça, je retourne me coucher ; je vais me réveiller de ce mauvais trip. Mais je ne fume ni tabac, ni pétard, et personne n'est venu ; donc je ne peux pas être drogué. Je suis fou, dingue, complètement déjanté ? Voilà les draps accueillants qui se referment sur moi. Je vais pioncer quelques heures, et c'est sûr, à mon retour du pays de Morphée, je serai MOI !

Quelle heure est-il ? C'est quoi ce boucan que j'entends en bruit de fond ? Je sors de mon rêve, flippant celui-là. Dis donc, se voir en femme, c'est un moment qui te fout une trouille sans nom. Ah oui, j'y suis : c'est la sonnette qui dingue-dingue comme ça. Voilà le lâcheur, sans doute, qui se radine pour me raconter pourquoi il m'a fait faux-bond. Je me lève ; c'est bon, cette fois, je ne tourne plus. C'est fini, donc. Je l'ai échappé belle, alors ! Hop, Daniel, va vite ouvrir à ton ami Jérôme.

— Holà... calme-toi ! Ne casse pas la baraque, je viens t'ouvrir. Zut ! Tu ne peux pas être patient ?

Je fais faire un tour à la clef et, la poignée dans la main, j'ouvre le battant. C'est bien Jérôme. Il a une de ces gueules ! Mon pauvre ami...

— Alors, tu entres ou tu fais le pied de grue dans ce couloir ? Allez, mon vieux, qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? Et tu es passé où, hier soir ? Je t'ai attendu toute la soirée, moi !

Les yeux de Jérôme ont l'air de deux soucoupes. Il a vu un fantôme ou quoi ? Et au fur et à mesure que son regard descend sur moi, j'ai un horrible pressentiment. Non ! Ce n'est pas vrai... Je suis encore en gonzesse ? Mais oui, les globes blancs, assez lourds

et volumineux qui se tendent devant mon buste sont toujours à la même place. Alors, geste instinctif, je porte mes deux mains sur mon sexe. Je suis à poil, et il me regarde. Je suis un extraterrestre ou quoi ? Je sais trop bien dans ses regards ce qu'il peut imaginer.

— Attends ! Hé, Jérôme, c'est moi, Daniel ! Ce que tu vois, ce n'est pas moi ; je suis Daniel avec ce corps, et je ne comprends rien non plus. Je me suis réveillé ce matin, et je pisse assis ; j'ai cette tignasse avec des cheveux aussi roux que mes poils, et je ne sais pas pourquoi ! C'est moi ! Mon esprit me dit que je suis Daniel, mais que je suis dans une autre peau. Enfin merde, je n'arrive pas à te le dire. Tu me vois, n'est-ce pas ? Tu sais bien que je suis ton ami, ton pote, celui avec qui tu devais sortir hier soir, tu te souviens ? Nous voulions aller en boîte !

Lui me regarde. Son regard est affolé et je vois ses yeux qui font le tour de la pièce. J'ai l'air con, moi, là, complètement nu devant ce mec. Bien sûr qu'il ne doit rien comprendre puisque je n'y parviens pas moi-même. Je file vers le couloir où j'ai laissé traîner le pantalon de pyjama, et je saute dedans pour au moins cacher cette chose qui est moi sans l'être. J'enfile aussi la veste et la boutonne jusqu'au cou. Jérôme est assis dans la cuisine, près de la table, et il me regarde avancer vers lui.

— Bon, alors il est où, notre Don Juan national ? Vous avez fini de vous payer ma tête, tous les deux ? Vous êtes une bonne actrice ; j'avoue que vous êtes bluffante. D'abord, c'est un beau cachottier : il aurait pu me parler de vous. Il rencontre une nana belle comme une star de cinoche et il se la cache... Il a peur que je la lui pique ? Il est bête ou quoi ? Il est encore au plumard, vu de la tenue que vous abordiez pour m'ouvrir ; j'imagine qu'il a dû s'amuser, cette nuit.

— Arrête, merde, Jérôme ! Je ne suis pas elle ; je suis moi. Tu ne me reconnais pas ? Ce matin, je me suis levé et j'étais comme ça, dans ce corps de femme. Je ne sais rien d'autre et, bordel, j'y comprends rien de plus que toi. Je sais que ce n'est pas possible,

c'est tout, et pourtant... Je suis Daniel, et que tu le veuilles ou non, je sais moi qui je suis. Donne-moi une solution ! Enfin, dis-moi que je suis mort, que je suis dans le coma, que j'ai eu un accident et que ma raison est partie ; enfin, trouve-moi une bonne explication bien rationnelle sortie de ton cerveau de petit génie, parce que moi, là, je flippe pour de bon.

Je pose mes fesses sur une chaise face à lui, et je lis dans son crâne comme dans un livre. Il hésite à me croire, il se demande si c'est du lard ou du cochon, il pense sans doute que je m'amuse avec lui, que je le prends pour un crétin.

— Allez, fais-nous donc un café. Tu sais où se trouve ce qu'il faut pour cela, non ?

Il ne me quitte pas des yeux et se lève lentement. Sa voix est bizarrement tremblante quand il me dit :

— Si vous n'êtes pas une femme, c'est bougrement bien imité. Je ne sais rien de vos salades, je crois quand même que Daniel n'a pas dû s'ennuyer avec vous cette nuit... enfin, si vous étiez là cette nuit, bien sûr.

Il a sorti trois dosettes de café, et le même nombre de tasses. Donc il reste persuadé que je lui ai raconté un bobard, mais si j'étais à sa place je ferais la même chose sans doute. J'aimerais savoir comment faire pour lui expliquer que je suis Daniel et non pas cette gonzesse qu'il voit. C'est compliqué, et je ne sais même pas comment m'y prendre. Je sens qu'il me reluque, et pendant qu'il fait les cafés – deux pour le moment – il garde en suspens le troisième. Le voilà qui revient à la charge :

— Il est passé où, alors ? Je lui fais son caoua ou non ? Il va finir pas se montrer quand même, ce petit jeu a assez duré.

— ... !

— Daniel, amène toi, ça suffit, on rigole plus. Je l'ai mérité, mais juste cinq minutes, hein ! Maintenant tu rappliques, sinon je m'en vais.

— Bon, mon petit Jérôme, colle-toi à ta chaise et buvons notre jus tranquillement ; tu veux ?

Il me regarde, mais là encore il ne voit que la fille devant ses yeux. Je ne peux pas le blâmer, il ne saisit pas la situation. Il faut dire aussi que je suis déstabilisé et que j'ai bien du mal à ne pas filer tout de suite. Jérôme est assis en face de moi et me jette des coups d'œil assez... masculins, pour le coup. Il ne va quand même pas oser me faire du gringue, à moi, son meilleur pote !

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je n'ai pas picolé, je n'ai pas non plus fumé la moquette. Enfin, tu me connais : tu sais bien que boire ou me droguer ne me ressemble pas ! Tu sais tout ça aussi bien que moi. Ce matin, je me suis réveillé, et en allant pisser je me suis aperçu que j'étais différent, que j'avais des choses en plus et aussi en moins. Quand je t'ai ouvert la porte, je ne pensais plus que j'étais nu, et tu as bien dû t'apercevoir que je... j'étais autrement. Tu sais, ça m'a fait tout drôle à moi aussi ; j'ai beaucoup de difficultés à digérer ce qui m'arrive.

— Vous voulez me faire gober que vous êtes Daniel ? Vous savez comme moi que ce n'est pas possible. Qu'un mec reste un mec, que personne ne voit des seins lui pousser la nuit, que jamais on n'a entendu parler d'une bite qui se transforme en foufoune. Vous me prenez pour un abruti ? Y a seulement que chez les travelos que les queues deviennent des moules ; et encore, il faut une sacrée opération ! Alors, vous me dites ce qui se passe vraiment ici ? En plus, votre voix, je ne l'ai jamais entendue. Celle de Daniel, vous pensez bien que je la connais par cœur, depuis le temps qu'on fait des virées tous les deux ! Et puis un mec comme lui, ça ne se métamorphose pas en papillon comme vous.

Ce con ! Il éclate de rire. Quoi, ma voix ? C'est vrai, ça, je n'y pensais pas à celle-là. Il semble ne pas la reconnaître, alors l'imbroglio est encore plus touffu. Comment vais-je me sortir de là, moi ? Qui va pouvoir m'aider ? Eh bien, voilà que je réagis en femme : mes yeux se mettent à couler. Bon sang, moi qui ne pleure

jamais, c'est gagné ! Et apparemment, je n'ai pas de fringues dans lesquelles je rentre encore correctement. La situation commence à me gazer, un peu, beaucoup. Je n'ai pas d'autre choix que de lui demander de me foutre la paix.

— Bon, écoute, si tu ne veux rien entendre, dégage ! Sors d'ici, laisse-moi tout seul. Allez, file, je me débrouillerai tout seul.

— Mais aussi, arrêtez de dire « tout » ; les femmes disent « toute ». Employez le féminin pour vos phrases. Et si vous ne me racontez pas ce qui se passe ici, j'appelle les flics.

— Oui ? Eh bien en attendant, fiche-moi la paix et prends la porte, vite ! Allez, tire-toi !

Il a quitté mon appartement. Mais cette solitude forcée me pèse, et c'est dimanche. Où vais-je trouver des vêtements de femme, moi ? Je ne peux pas aller me balader avec des frusques qui me font ressembler à un épouvantail. Il est déjà deux heures de l'après-midi et j'ai faim. Je me fais une omelette, mais elle passe difficilement. J'ai des nausées. Je ne vais pas être enceinte, par-dessus le marché ! Je ris presque de ma bonne blague, mais... va savoir...

⋆

La fin de ce dimanche est des plus moroses. Je somnole sur mon canapé jusqu'à la nuit, mais chaque sursaut me ramène à cette triste réalité. J'ai bien tenté de dormir pour de bon, mais quand j'ai cru y parvenir mon esprit m'a fait revenir vers ce corps qui m'emprisonne, qui m'empoisonne. J'ai encore aussi cette sensation d'érection. Je ferme les yeux et je tâte pour savoir si « popaul » est de retour, mais rien ; juste cette fente que j'évite comme la peste. Des bouffées de chaleur m'envahissent par moments ; comment les décrire ? Une envie interne de faire l'amour. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que je fous dans cette peau de fille ?

J'ai comme tout un chacun un jour sans doute fantasmé sur ce que les filles doivent ressentir ; eh bien, je suis servi, côté rêve ! Me voilà bien affublé, bien accoutré, et c'est l'opération la plus

complète que l'on n'ait jamais vue. Je me dis que je devrais peut-être faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais c'est dans ma tête que ça ne passe pas. Avoir un cerveau d'homme et un corps de femme, je n'arrive pas à l'assumer. Les idées les plus noires tournent dans mon crâne. J'en ai des crampes dans le ventre, dans l'estomac – enfin, je ne sais pas vraiment où elles se situent ; peut-être partout à la fois, finalement.

Les heures de la nuit m'enfoncent encore plus dans le foutoir de mon cerveau. Le réveil avec ses chiffres au plafond lui aussi me perturbe. Je ne le lâche plus des yeux. Huit heures. Je fouille dans mon armoire ; j'y trouve un slip un peu plus petit que les autres. Il a une poche kangourou. Sexy ! Pour me le mettre sur ce cul que je ne connais pas, que je ne reconnais plus. Un jean que je ne portais plus depuis des lustres et des chaussettes ; quelle touche j'ai ? Mon Dieu, la dégaine... Enfin, ça doit aller pour que je parvienne au magasin de vêtements le plus proche. Maintenant je tourne en rond dans mon appartement. Les boutiques n'ouvrent que vers les neuf heures en principe, mais je n'ai pas pour habitude d'y aller de si bonne heure. J'enfile aussi une paire de baskets ; là encore elles sont trop grandes pour mes pieds.

Je suis devant l'entrée de ce haut lieu de la vente féminine ; je suis le premier client du matin. Quand les portes s'ouvrent, je vais vers l'endroit où se trouvent les sous-vêtements féminins. C'est un étalage inouï de culottes, de soutiens-gorge. Il y a encore quelques jeunes filles qui finissent d'achalander le rayon. J'ai droit à des regards assez spéciaux. Je dois faire figure de marginal. Ah zut, je dois mettre un « e » à marginal ? Je ne m'y fais pas vraiment à cette nouvelle façon de voir les gens me reluquer. Je me verrais dans la rue ou ici, je me foutrais de ma gueule. Un autre problème : comment choisit-on la taille des bonnets de ces machins-là ?

— Vous cherchez quelque chose, Madame ? Je peux vous aider peut-être ?

J'entends bien la vendeuse qui parle, mais il faut un certain temps à mon cerveau pour comprendre que c'est à moi qu'elle s'adresse avec sa « Madame ». Je ne vais quand même pas lui dire que j'ai vingt-trois ans et que je cherche la taille des bonnets d'un soutien-gorge ! Elle va penser que je me moque d'elle. Oui, mais alors, comment faire ? Et ces étiquettes qui ne donnent pas d'indications claires... Bon, il ne me reste qu'à prendre un modèle de chacun et aller en cabine les essayer. Eh bien, allons-y ! Une, deux, trois et quatre tailles, mais dans des couleurs différentes, je ne veux pas éveiller l'attention. Direction la cabine pour les enfiler.

Le quatre-vingt-cinq ne me va pas trop mal, et c'est bon avec une lettre B. C'est petit, c'est volumineux ? Pfft ! Je m'en fous pourvu que je sois bien dedans. Finalement, c'est chaud, ces engins-là. Allez, je garde ceux-ci et je fais de même avec les culottes. Le trente-huit semble être la bonne taille. Un jean aussi, et un chandail qui semble assez bien assorti avec les tons du pantalon de toile et je file vers les caisses. Au moment de sortir mon carnet de chèques, je me ravise. Hé, et si le nom ne correspondait pas ? Je vais encore avoir l'air d'un abruti. Finalement, j'ai assez de liquidités sur moi pour donner des billets à la caissière. Je sors rapidement et regagne mon appartement. Je me mets sur le dos mes achats.

J'ai déjà une autre tournure, encore que les chaussures dénotent un peu. Bon, c'est passable pour une nouvelle fille d'une seule nuit. Je fouille partout ; impossible de retrouver mes papiers d'identité. Où ai-je bien pu les fourrer ? Du reste, je ne retrouve aucune lettre, aucune facture portant mon nom. Pas de carnet de chèques, bien moins encore de carte bleue, mais enfin c'est quoi ce piège ? J'ai évité de répondre au téléphone. Je ne veux pas de contacts avec les gens que je connais ; je veux que cette chose, ce maléfice qui m'atteint se termine vite, mais je n'ai pas du tout un début de piste pour savoir ce qui m'arrive. Je prends conscience des différences fondamentales, externes bien sûr, que mon nouveau corps présente

avec l'ancien. Je perçois plus en profondeur que des changements internes se sont produits.

J'enregistre ma voix pour l'écouter. Rien à voir avec celle du mâle que j'étais. Que faire ? Je me sens enfermé dans quelque chose qui va me détruire si je ne bouge pas. Eh bien, comme je ne désire pas rencontrer des personnes connues, je vais aller faire un tour au centre-ville. Je vais aller prendre un verre, et je verrai ce qui se passe. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un bar ; j'ai besoin d'un bon demi de bière, alors j'y vais. Le garçon me sert sans un mot. Il encaisse mon pognon sans me jeter un regard. À la table près du comptoir, deux femmes d'une trentaine d'années et un homme discutent ; leurs regards se posent sur moi de temps en temps, ou sont-ce les miens qui volent vers eux ? Vieux réflexe de garçon qui tente de jauger les possibilités de lever une fille. Merde, j'en oublie ma condition nouvelle !

Mais l'une d'elles me regarde curieusement. Un sourire. Je l'ai rêvé ou est-il vraiment passé sur ses lèvres ? Mais aussi, était-il pour moi ? Le mec, lui aussi, me regarde constamment mais franchement ; je ne me sens pas concerné. Les deux femmes sortent, et il reste là à me rezieuter. Puis le voici qui s'approche, son verre de bière à la main.

— Vous permettez que je m'asseye près de vous ?

Je lui réponds un drôle de oui ; je pense que je viens de faire une bêtise en ouvrant la bouche. Ma voix n'a pas vraiment ce que l'on peut appeler un timbre masculin. Je n'ai pas encore dit trois mots que l'autre se présente, presque triomphant :

— Gino ; enchanté de faire votre connaissance, Madame...

C'est juste par réflexe que je m'entends, dans un brouillard, lui donner le seul prénom qui me vient à l'esprit :

— Daniel.

Et je réalise d'un seul coup qu'il ne peut pas faire la différence entre le féminin et le masculin de mon prénom. Je me sens vulnérable, je ne sais plus quoi faire ni dire non plus. La seule chose à

laquelle je pense, c'est que je ne suis pas attiré par les hommes. Zut, je suis condamné à devenir lesbienne si mon anatomie première ne rapplique pas de toute urgence. L'autre « gros lourd » commence une scène du grand huit ; il me fait le coup du dragueur impénitent qui connaît tout sur tout, mais mon esprit est ailleurs. Encouragé – mais je le comprends – je ne dis rien, alors il s'imagine que j'acquiesce. Il tente de me prendre la main ; je la retire précipitamment et lui dis gentiment en le regardant :

— Laissez tomber, je préfère les femmes, et depuis toujours.

La réponse m'arrive, cinglante et discourtoise :

— Ce n'est pas vrai... Il n'y a qu'une gouine ici, et c'est moi qui viens la draguer ! Allez, salut. Je me tire, espèce de morue !

Eh bien, voilà une vie de femme qui débute d'une manière plutôt étrange ! Je suis abattu et le regarde s'éloigner vers le bar, son verre de bibine vide entre les doigts. Je me dis qu'il est temps de faire un tour à pied si je ne veux pas trop d'histoires dans le bistrot, d'autant que cet imbécile malappris n'a pas été d'une discrétion exemplaire. Les trois ou quatre autres consommateurs ont tous dirigé leurs regards vers ma table, alors je file avant que ça ne tourne au vinaigre. La piécette que j'ai lancée sur le zinc en guise de pourboire n'a pas fini de tournoyer que je suis déjà dans la rue. J'ai quelques difficultés d'adaptation, c'est sûr ! Je ne sais pas comment me comporter avec ce nouveau look que j'affiche, bien malgré moi. Je traverse le parc et finis par venir échouer sur un banc. J'ai les yeux qui me piquent un peu ; envie de pleurer, envie de crever ici.

⋆

Une autre fille, jeune aussi – vingt-cinq ans tout au plus – est venue se poser sur le même banc que moi. Comme elle me ressemble, perdue, triste, enfin paumée, comme je le suis... Mon désarroi et le sien sont visibles, sans doute. Alors, levant les yeux,

elle se met à me parler. Je ne comprends rien de ce qu'elle baragouine, mais ça me fait du bien. J'arrive enfin à saisir qu'elle est à la rue : pas de maison, pas d'argent, rien mangé depuis deux jours, et qu'elle ne sait plus comment s'en sortir. Je ne peux quand même pas lui raconter que je suis un mec sous des aspects de femme. Elle me prendrait pour un travesti, et je n'en sortirais pas grandi. C'est ce silence qui, finalement, est la pire des prisons pour moi. Enfin, après quelques minutes de dialogue, elle accepte de me suivre dans mon appartement et de partager un peu de mon déjeuner. À deux, c'est sûrement plus simple à affronter, les désordres personnels de type inconnu.

Je refais le chemin à l'envers, accompagné de cette Béatrice dont j'ignore absolument tout. C'est un beau brin de fille, un morceau de choix pour un mâle en quête de chair fraîche. Mais je suis un peu en position d'infériorité en ce moment ! Je n'ai pas plus les attributs nécessaires pour tenter une approche un peu plus profonde. Deux paumés, dans la soirée, qui entrent dans l'immeuble où je vis ; deux personnes qui ont un point commun, finalement : elles sont déboussolées et cherchent juste un peu de chaleur humaine. Notre repas est vite fait. Béatrice s'avère être de bonne compagnie, et je cherche un moyen de lui dire ce qui m'arrive. J'ai besoin d'en parler, de raconter, de me libérer. C'est fichtrement compliqué d'aborder un pareil sujet, et à une presque inconnue qui plus est. Alors que je lui fais un café, j'ai une larme qui finalement dégouline de ce coin de l'œil mesquin. Elle me trahit : elle démontre toute ma faiblesse. Béatrice s'est levée pour venir vers moi.

— Tu es gentille, tu es une belle fille ; ne pleure pas ! Je n'ai pas envie de me mêler de tes affaires, mais il me semble que tu as tout pour être heureuse, un bel appart. Tu ne parais pas fauchée comme moi. Tes fringues ne sont pas du meilleur goût, mais elles sont neuves. Alors si c'est pour un mec que tu te mets dans cet état, laisse tomber : il n'y en a pas un qui vaille ces larmes-là.

Alors que debout devant l'évier je tente, maladroitement, de masquer l'arrivée d'une autre foutue larme, elle pose sa main sur mon bras, et c'est une sensation bizarre qui me parcourt l'échine tout entière. Elle m'électrise tout de go et j'ai une réaction épidermique de mâle : encore l'étrange sentiment qu'au fond de mon ventre une queue vient de se tendre. Et pourtant ma main qui frôle la braguette du pantalon ne décèle aucune bosse significative. C'est autre chose que je ressens : une envie d'être câliné par cette femme, reflet de moi, et je ne suis pas sûr que ça me plaise plus que cela. Je n'arrive pas à imaginer un quelconque élan de tendresse ou d'amour pour cette autre qui me caresse le bras. Je ne saurais pas m'y prendre, et je n'aurais pas vraiment envie de passer pour un con. Mais les doigts de Béatrice ne restent pas inactifs ; ils se livrent à un ballet des plus calmes. Ils vont et viennent sur ma peau, remontent jusqu'à mon cou, me filant une chair de poule impossible à cacher.

Je ne sais pas comment réagir à cette chaleur féminine qui me perturbe pour l'instant, jetant encore plus le doute dans mon esprit. Je sens que je dois me bouger, soit d'une manière qui va la faire s'arrêter, soit l'encourager ; et je ne sais plus, moi le mec dans la peau d'une femme, comment je dois me comporter. Je sais bien qu'elle ne peut voir en moi que cette image de la femelle que j'expose à sa vue. Ses yeux, eux, ne voient en ma personne qu'une fille, mais mon esprit me dicte ma conduite de mâle, et j'ai bien peur qu'il existe un vrai décalage entre ce qu'elle attend et ce que je suis capable de lui offrir. La tentation est terrible, mais dois-je succomber à ces élans qu'elle commence à me prodiguer avec une certaine maîtrise, je dois bien le reconnaître ?

— Tu sais, je ne suis pas bisexuelle ; je ne sais pas si je peux, si je saurais faire cela...

Pas d'autres mots ne franchissent mes lèvres. Les siennes sont venues clore toute forme de protestation ou de refus. Je sens cette langue bien vivante qui m'ouvre la bouche. Comme c'est bon de

ressentir encore une quelconque excitation, malgré les événements ! Elle se frotte contre moi ; c'est elle qui dirige les manœuvres maintenant. Je suis sa chose. Elle me tripote partout, et finalement je laisse aller la musique. Elle doit avoir une bonne dose d'expérience, et moi, le mâle-femelle, j'apprécie ces caresses qui me font oublier cette consternante condition dans laquelle je surnage depuis hier matin. Des doigts chauds courent sur ma peau. Ils retirent avec dextérité mon chandail, puis le jean, lui aussi, se retrouve au sol. La langue de Béatrice me donne des frissons en parcourant des endroits de moi que je ne connais pas encore.

Mes seins, elle les lèche, les tripote avec ses doigts, sa bouche ; elle les mordille, et je trouve cela plutôt bon, presque excitant. Mais quand elle commence à aller traîner avec sa main du côté de mes cuisses, puis entre elles, je me mets à flipper un peu ! Si la queue qui y séjournait encore il y a peu de temps s'y trouvait toujours, j'adorerais cela sans aucun doute. Mais là, c'est aussi l'inconnu pour moi. Elle s'active pourtant de si belle manière que je sens au creux de mes reins une délicieuse envie qui me perturbe. Je penche ma tête et nous roulons tous les deux sur la moquette, près du canapé de velours marron que nous n'avons pas daigné regarder.

Elle me fait un effet bœuf, cette femme, avec ses caresses si bien données. J'ai les jambes qui en tremblent, j'ai des frissons qui me courent partout, sur, sous, et dans la peau. Elle me touche ces seins qui m'horripilent, qui m'inquiètent, qui... finalement, qui s'avèrent assez érectiles. Sans que je puisse empêcher, refuser cela, les pointes brunes de ces deux globes se tendent vers les mains qu'ils attendent, et je trouve que ce n'est pas si mauvais. Après quelques passages des doigts, je m'y suis habitué et j'aime ça finalement, comme si c'était normal qu'un mec se laisse tripoter sa poitrine de femme. Mon cerveau assimile ces sensations nouvelles, et je me dis que c'est agréable ; enfin, je me plonge dans cette envie que Béatrice fait exploser en moi. Sa bouche est partout, mais

je réagis encore comme un homme et mon bassin va d'avant en arrière, comme si mon bas-ventre était encore masculin.

Je découvre le dérisoire d'une situation qui me dépasse largement. Comment vais-je arriver à gérer cette crise qui fait bouillonner mon cerveau ? Je n'en peux plus d'être excité, mais rien n'est plus vraiment dans les normes et je ne sais pas m'y prendre autrement que comme un garçon. Et puis zut ! Au diable, cette trouille qui m'habite ! Je peux aussi me laisser aller, tripoter également ce corps avec lequel elle veut bien me laisser jouer. Mes doigts savent faire, pourtant : j'ai souvent – enfin, de temps en temps – touché des filles. Il me suffit de faire abstraction de ces changements dans mon anatomie, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. J'ai un sentiment d'infériorité manifeste et je n'arrive pas à assumer ce que je suis. Je vais être un mauvais amant ; je devrais dire amante, sans doute.

Ce cauchemar, quand est-ce qu'il va prendre fin ? Il s'arrêtera bien à un moment ou à un autre. Et cette espèce de chaleur, là au fond de mon ventre... C'est comme une érection, mais c'est aussi tellement différent que c'en est flippant. Bon, ma bouche, elle sait quand même encore comment faire avec les seins de Béatrice. Celle-ci glousse doucement, donc je ne dois pas m'y prendre trop mal. Elle a abandonné ses caresses pour se laisser bercer par les miennes que je débute. Je me livre à des effleurements sur toutes les parties de sa peau auxquelles j'ai accès. Ouf, il semble que de ce côté-là au moins, ce soit toujours efficace. Elle gémit en permanence alors que ma langue laisse une traînée de salive de son cou à sa poitrine.

Mes mains ne restent pas inactives non plus, et elle se trémousse sans arrêt, signe évident qu'elle n'est pas insensible à ces câlins que j'ai vraiment envie de lui prodiguer. C'est juste qu'un décalage persiste entre l'action de mes doigts et mon cerveau. Mais le feu qui couve en moi, cette attente, la crispation de tous mes sens en éveil, et voilà qu'il faut que je libère toute la tension qui fait de mon être une sorte de pile électrique en surcharge. Je ne

me contrôle plus tout à fait, et c'est un retour immédiat, cinglant, qui me cueille à froid... non à chaud.

— Doucement, attends, je vais te montrer ; sois douce. C'est la première fois que tu fais l'amour à une femme ? Sois douce. Les caresses que tu fais, il n'y a que les hommes pour en faire de pareilles. Si j'avais voulu un bourrin, j'aurais cherché un mec. Allez, donne-moi ta main, que je te guide vers ce que j'aime !

Comment te dire que je suis un homme, que ce que tu touches, ce que tu sens, tu respires, Béatrice, ce n'est pas un corps de femme : c'est un outrage à la Nature, c'est une hérésie. Je suis un mec, mais comment te le dire sans que tu rigoles ? Pourquoi ne puis-je pas le montrer ? Pourquoi ? Mais tu ne comprendrais pas, sans doute... Je n'arrive pas à me montrer doux ; ce n'est pas ma nature d'être rude, mais je suis perturbé. Si tu étais à ma place, comment tu réagirais ? Bien sûr, aucun de ces mots ne franchit mes lèvres, et je la laisse prendre ma main, la guider doucement entre ses deux jolies jambes entrouvertes. Elle s'évertue à la faire frôler lentement l'intérieur d'une cuisse, la paume bien à plat. Alors je répète les mouvements qu'elle vient de me faire faire sur l'autre cuisse et je continue seul, dans cette avancée, vers la grotte que mes doigts découvrent maintenant.

Sa respiration s'est accélérée ; sa poitrine et son ventre montent rapidement pour redescendre au rythme de son souffle qui se saccade de plus en plus. Je laisse mon instinct une nouvelle fois parler, et je la vois vibrer sous mes doigts. Sa fente s'ouvre, et c'est presque avec délectation qu'elle me sent m'introduire bien au fond de ce sanctuaire qui pleure maintenant. Ma main est calée, avec mon index enfoui en elle. Je le tourne, le retourne, et ma langue vient aider l'impertinent qui creuse à la recherche de ce plaisir camouflé, le coquillage rosé. Les gémissements se font râles ; ils s'intensifient, et enfin sous les effets conjugués de mes caresses manuelles et linguales elle se cabre, tend son corps comme un arc et frémit de partout. Béatrice empoigne ma tignasse rousse et appuie sur ma

tête comme pour tenter de me faire entrer tout entier dans sa foufoune qui coule.

— Eh bien, tu apprends vite... C'est trop bon. Tu as une bonne langue, ma belle ! Ouah, c'est le pied ! C'est pour des instants comme ceux-là que j'aime les femmes. Tu vois, les hommes, c'est plus rude ; ils sont moins doux. Et pour une première fois, tu m'as donné un énorme plaisir. Merci, Danièle.

Si tu savais, ma belle Béatrice, que je suis un homme, me dirais-tu tout cela ? Mais tu ne peux pas te douter que je ne suis pas ce que tu crois voir.

Chapitre 2

Ma nouvelle amie, Béatrice, est repartie dans la rue ; elle a du mal à supporter plus d'une journée de se voir dans ce qu'elle appelle « l'enfermement appart mental ». Je n'ai pas essayé bien longtemps de la faire changer d'avis. Je suis encore trop traumatisé par les bouleversements de ma vie. L'incompréhension de ce qui m'arrive reste palpable, mais je ne veux plus rien montrer et je tente avec plus ou moins de réussite de combattre le mal-être latent qui occupe mon esprit dès que je ne dors plus. Seul, depuis qu'elle a quitté mon appartement, je me dis que je devrais travailler un peu mes cours, mais je n'ai pas la force de garder mon attention sur les pages dactylographiées plus de quelques secondes. Mes yeux s'embuent tout le temps, et c'est de rage que je jette dans un coin les feuilles qui, elles, retombent, mortes, éparpillées dans le salon. C'est affreux de ne savoir quoi faire. Et si j'allais voir mon médecin ?

Je n'ai toujours pas retrouvé mes papiers ni ma carte vitale, et je ne saisis toujours pas comment c'est arrivé. Pourquoi tout a disparu ainsi ? Je ne suis plus personne ! Ni un homme, et encore moins une femme dans ma caboche. *« Secoue-toi, bouge ce cul que tu ne veux pas reconnaître ! »* La secrétaire de mon toubib me regarde.

— Votre nom ? Vous avez votre carte verte ? Quel prénom vous m'avez dit ? Danièle Milot... Tiens, vous avez un homonyme masculin qui est aussi suivi par le docteur Frouard.

Elle rit, me regarde, pensant sans doute que je vais moi aussi faire une risette. Tu parles, oui ! Je rigole jaune, surtout moi ! Oui, de me voir dans cette merde ! Je n'ai pas envie de lui fournir d'explications ; je les consacre uniquement pour le docteur, si toutefois j'arrive à lui faire comprendre. Enfin, je l'espère... Me voilà dans la salle d'attente, et il y a aussi des clients, patients – enfin, le terme, je m'en tape – il y a des gens qui attendent aussi. Deux femmes et deux hommes. Pfft ! Je ne suis pas encore dans le cabinet, si je comprends bien. Mais ça va relativement vite finalement ; me voici entrant dans le bureau.

— Bonjour ! Asseyez-vous. Que vous arrive-t-il ?

— Docteur, ce n'est pas que je sois vraiment malade. Écoutez, depuis dimanche matin je ne sais pas ce qui m'arrive. Je me suis couché samedi soir, et à mon réveil dimanche matin je me suis retrouvé comme vous me voyez là. Enfin, je veux dire que samedi j'étais un garçon, et dimanche je me suis levé comme ça, en fille, telle que vous me voyez là. Cherchez l'erreur ! Le pire c'est que je n'arrive pas vraiment à me croire moi-même et que je demande aux autres de le faire. Ça paraît vraiment fou, mais pourtant, dans ma tête, je suis resté le mec que j'étais ; c'est seulement mon corps qui n'est plus pareil.

Je vois qu'il me regarde ; il s'est légèrement raidi sur son siège. Je pense qu'il a les jetons. Il me prend pour un débile, un dingo dont il convient de se méfier. Je crois qu'il me voit agité, que ça ne va pas le rassurer du tout, et je bafouille maintenant dans mes explications. C'est sûr qu'il faut une sacrée dose d'imagination pour se dire que la fille en face de vous ne ment pas. Que c'est un mec aussi. Mais, bon sang, je suis sincère ! Ça y est : les grandes eaux sont rouvertes. Pourtant il ne montre rien, aucun signe d'alarme. Il reste stoïque. Il a de l'aplomb, le bonhomme, plus que moi qui pleurniche encore une fois.

— Allons, calmez-vous... On va voir ce qui se passe. Détendez-vous, ce n'est sûrement pas si grave, juste un petit coup de fatigue

passagère. Un bon calmant, et tout va rentrer dans l'ordre. Vous allez voir que tout va redevenir normal.

Je sèche mes yeux, mais je ne suis calme que de l'extérieur. Il me jette un regard qui en dit bien plus long que son discours. C'est certain qu'il pense avoir à faire à une timbrée. Je tente de fouiller dans ma mémoire ; il faut que je trouve quelque chose pour arriver à le convaincre que je suis de bonne foi.

— Écoutez, vérifiez, mon numéro de sécu. Enfin, faites quelque chose pour moi, je vous en conjure, je ne suis pas bien du tout. Je ne veux pas de ce corps de femme : je veux retrouver le mien, au moins comprendre ce qui se passe ! Mais comment voulez-vous que j'aille bien si personne ne m'écoute, ne me croit ?

— Venez par ici. Étendez-vous là. Je vais prendre votre tension, et nous pouvons parler tranquillement de ce qui ne va pas. Donc, si je suis bien ce que vous me dites, samedi vous étiez un garçon, et dimanche vous êtes devenu cette belle fille qui se trouve dans mon cabinet ?

— ... !

— Quatorze neuf ; un peu élevée, mais rien d'affolant. Ouvrez un peu la chemise, que j'ausculte votre cœur. Comment vous appeliez vous, avant ? Daniel Milot ? Vous êtes donc un de mes patients. Bien. Rajustez-vous et venez que nous discutions un peu. Vous passez un mauvais moment, là ?

Non mais, ce n'est pas vrai, penses-tu ! C'est un vrai plaisir que de se réveiller en gonzesse, de ne plus savoir pisser debout, de ne plus trouver sa bite, de voir sa poitrine multipliée par vingt-cinq et d'avoir une tignasse comme Poil de carotte. Et je dois rester calme, rester zen, ne pas avoir la trouille, être normal, quoi... Ben tiens ! Ce n'est juste pas perturbant ; ça arrive tous les jours, des mecs qui se lèvent avec une chatte et qui ressemblent à leur sœur. Mais oui, Docteur, je suis bien dans ma tête ; dans ma culotte, un peu moins. Mais bon, je porte plus facilement un boxer qu'un string. La ficelle dans la raie des fesses ça peut peut-être aussi un

peu désarçonner, non ? Surtout si on n'est pas habitué et – excusez du peu – mais à vingt-trois piges, je manque d'entraînement. Bon, je cache mon fiel, je garde la rancœur qui me monte au nez, je ferme ma gueule, mais je n'en pense pas moins ; il ne m'a rien fait, lui.

— Si, je suis en stress, mais c'est de me voir dans cet accoutrement, Docteur ! Je veux de l'aide ; j'ai besoin de me retrouver comme samedi soir. Je viens pour que vous me disiez comment faire pour que je me réveille de ce cauchemar dans lequel je m'englue, heure après heure. Je ne veux que me retrouver, comme avant, rien d'autre, mais je ne sais pas à qui m'adresser. Je ne suis pas fou, et pourtant, si je parle de ce qui m'arrive, tout le monde a les yeux comme les vôtres en ce moment. Aidez-moi, je vous en supplie, dites-moi quoi faire !

— Mademoiselle, cessez de voir en moi un ennemi. Vivez les moments présents comme il vous plaira, mais vous êtes, par ce que je peux en juger, belle comme tout. Alors, vivez votre vie sans vous poser toutes ces questions existentielles, et tout devrait aller pour le mieux. Je vous prescris un petit calmant ; il devrait vous aider à passer le mauvais cap que vous traversez. Voyez, et dans quelques jours si vos troubles persistent, venez me rendre une autre visite. On verra pour vous trouver un spécialiste à ce moment-là.

Bon ; eh bien, aussi étrange que cela puisse paraître, les conseils du vieux bonhomme m'ont fait du bien. Finalement, je dois vivre pour moi, pour voir ce qui va se passer.

Au retour de cette visite, je m'arrête au bar et, surprise, Jérôme s'y trouve aussi. Dans son coin, il a levé les yeux mais il fait mine de ne pas me reconnaître. Eh bien je vais quand même m'asseoir à sa table. Il esquisse un sourire, forcé peut-être, mais une risette tout de même.

— Il est revenu ? Il n'est pas avec vous, mon pote Daniel ? En tout cas, il a du goût en matière de nanas. Je l'envie presque. Il vous a déniché où ?

Je le regarde. Il est presque pathétique avec son grand regard bleu. Ses mains tremblent un peu, il a l'air sincère. Alors je recommence gentiment à lui dire toutes ces paroles que je lui ai servies lors de son retour dimanche. Il m'écoute religieusement ou il feint bien ; mais c'est important pour moi qu'il me prête un soupçon d'attention. Quand j'en finis avec mon laïus, il me jette des regards étranges. Il doit se dire que j'ai quand même de la suite dans les idées. Sa main glisse sur la mienne, et soudain il me demande :

— Zut ! Vous voulez boire quelque chose ?

— Tu me dis « tu » depuis toujours, alors continue. Mais c'est sympa : je veux bien un bon café. Tu connais le bar comme moi, et leur caoua est le meilleur de la région. Alors vas-y, commande !

Je me mets à lui parler. Je recherche dans ma mémoire un ou deux petits secrets que nous partageons, juste histoire qu'il se rende bien compte que je sais qui il est, que nous avons des souvenirs communs qu'aucune autre personne ne saurait lui narrer sans les avoir vécus avec lui. Mais à un moment je m'aperçois qu'il a toujours ma patte dans la sienne et que ce contact n'est pas aussi désagréable que je pourrais le penser. Il joue avec mes doigts ; mais pour lui, je ne suis que la fille qui lui fait face, ça se comprend aisément. Il esquisse un sourire. Il le veut enjôleur ; pour moi, il n'est que stressant. Et je ne retire toujours pas cette main qu'il malaxe drôlement. Il me fait du rentre-dedans ? J'ai cependant besoin d'avoir de la compagnie, et je le regarde avec un air attristé.

— Ça ne te dérangerait pas de coucher avec un autre mec ? Tu crois que tu aimerais ?

— Si c'est un mec comme toi, aucun souci. Toutes les nuits, tous les jours aussi, si tu veux : je ne crache pas dans la soupe.

Bien sûr, j'aurais dû m'y attendre... Ce qu'il perçoit c'est juste la tignasse rousse et les airbags qui doivent lui donner le tournis. Quand est-ce que je vais m'y faire ? Ce que lui ou les autres entrevoient en me reluquant, c'est une femme, avec un joli cul rebondi.

Et ils ne doivent bien tous rêver que d'y coller leur main, et bien autre chose également. « Il faut vivre le présent. » a dit le médecin, mais c'est bien au-dessus de mes forces, bien que ce « con » ait dans les yeux une lueur d'excitation que je remarque comme un nez au milieu d'une figure. Il reste sûrement encore un bon Dieu de long chemin avant qu'un homme me branche avec sa queue ; de cela, par contre, je crois bien que j'en suis certain !

⋆

Je dois absolument reprendre mes cours. J'ai déjà perdu une journée avec tout ce que cela comporte. Personne ne semble vraiment me remarquer lors de ma réapparition dans l'amphi. Il faut dire aussi que j'ai changé de place et que je me suis glissé dans un groupe que je ne fréquente pas habituellement. Le professeur nous fait son cours magistral, et puis distribution de polycopies. J'ai suivi assez bien la voix monocorde qui nous a balancé les informations, et j'espère que tout ira bien. Normalement, ma mémoire est bonne. Je n'arrive toujours pas à m'accommoder de ma nouvelle physionomie. De surcroît, Jérôme fait mine d'avoir compris et il me suit partout où je vais. Nous avons des discussions assez tendues sur certains sujets, notamment sa vision du sexe en général et son envie à demi-cachée de moi en particulier. Il a bien tenté depuis l'autre soir au troquet de me refaire un peu de gringue – oh, bien sûr, ce n'est pas franchement du rentre-dedans – mais je vois bien qu'il est taraudé par cette vision de la cambrure de mes reins.

J'apprends aussi à mes dépens ce que nous, les hommes, pouvons faire subir aux filles, femmes et autres dames avec nos sales regards. Je jure que si je retrouve ma forme première, je veillerai à ne pas retomber dans ce genre de travers assez peu flatteur pour nos compagnes. Les yeux qui se posent sur ma petite personne sont parfois remplis de désir, mais aussi pleins d'une évaluation de mes

formes que je ne saurais supporter. J'ai pris plus le temps, m'attardant enfin sur ce corps dont je découvre des aspects étranges presque à chaque instant. J'ai commencé par prendre conscience de cette poitrine en me mettant nu devant le grand miroir qui tapisse une porte de son armoire, dans la chambre de Jérôme.

J'ai aussi osé enfin vraiment toucher, palper ces deux boules surmontées chacune d'une aréole d'un brun sombre. J'ai pincé ces tétons qui s'y trouvent aussi, et finalement je pense que cela aurait pu être pire que cette image que la glace me renvoie. Il n'y a aucun narcissisme, ni primaire ni secondaire, dans cette étude ; c'est juste une analyse lucide, je veux le croire, de la présentation de cette vitrine de femme que je symbolise maintenant. Les autres filles aussi discutent d'une autre façon avec celle que je suis désormais. Je m'aperçois que quelques-unes sont très différentes en dialogue avec leurs amies de ce qu'elles me montraient alors que j'étais un mec.

Elles viennent plus facilement au contact. J'en ai des pulsions bizarres. Une envie qui m'obsède de plus en plus. Je réagis comme mes hormones me le dictent. Je suis juste capable de raisonner dès que j'ai ces demoiselles en face, ou à côté de moi. Elles m'acceptent comme l'une des leurs alors que mon âme reste immuablement masculine. Et comme il m'arrive comme en sport de faire encore des choses mâles, elles me prennent toutes pour un garçon manqué. À part Jérôme, les hommes, je m'en méfie : je ne sais pas – ou si je ne le sais que trop bien – de quoi ils sont parfois capables.

Les vacances arrivent vite, et je ne vois toujours aucune issue à cette transformation qui semble bien définitive. Je n'en ai pas vraiment envie, cependant. Devant ce transfert incroyable, je dois faire pourtant des sourires, me dire que cela va bien finir par s'arranger.

Puis il va aussi falloir à un moment ou à un autre que j'envisage une autre possibilité : celle que ma mère débarque un de ces quatre matins dans mon appartement. Elle vient, parfois à l'improviste,

s'assurer *de visu* que tout va bien, que je fais bien le ménage. Elle ne dit jamais rien, mais ses yeux sont toujours des balises de rappel, des monstres de reproches. Lydie, une belle brune, suit les cours – enfin, les mêmes que les miens bien entendu – et elle tient, pour je ne sais quelle obscure raison, à venir chez moi pour réviser. J'ai bien dit non quelques jours, mais maintenant mes refus pourraient bien devenir suspects. C'est donc pour ce soir ; et pour une fois, pas de Jérôme !

Je voudrais bien qu'il soit là ; cela m'éviterait sans doute d'avoir une trop forte envie de cette belle fille. Je n'ai pas l'intention de lui faire du mal, mais on ne sait jamais...

— C'est super, chez toi ! Tu en as de la chance ! Un appartement aussi vaste pour une fille seule... Je n'ai pas ce pot : moi, je dois me contenter d'une chambre universitaire.

— Ben, tu sais, c'était à mon père ; et quand il est mort, ma mère l'a gardé pour que je puisse en profiter pendant mes études, c'est tout bête.

— Si tu cherches une colocataire un de ces jours, pense à moi !

En disant cela, je vois dans son regard comme un voile ; je dois absolument changer de sujet. Je lui propose de boire un verre, et nous voilà elle et moi à siroter un Coca. Elle laisse traîner ses regards partout sur ce qui l'entoure, et je la sens prête à poser encore mille et une questions auxquelles je ne veux pas ou je ne saurai pas répondre.

— Si on s'y collait ? À nos devoirs d'anglais. Tu ne crois pas que nous devrions avancer ?

Son sourire reste figé sur les lèvres. Face à moi, je la jauge encore comme un garçon le ferait. Des cheveux légèrement ondulés, brun clair ; des yeux d'un bleu limpide, presque comme deux flaques d'eau pure. Elle a un joli visage d'un ovale parfait. Sa taille est fine, et elle doit faire à peine plus d'un mètre cinquante. La petite jupe qu'elle porte laisse entrevoir une paire de gambettes d'un galbe attirant. Sous son chemisier, deux mignons petits seins

tendent leurs pointes arrogantes, comme deux phares qui attirent encore le naufragé de la vie que je suis. C'est idiot, mais je tente de faire la comparaison entre sa poitrine et celle que moi je véhicule en permanence depuis ce dimanche pourri. Sous prétexte de déposer son verre vide dans l'évier, elle s'est relevée du canapé, bousculant au passage la table basse du salon. Bien entendu, je dois me mettre à quatre pattes pour ramasser mes cours que la belle Lydie vient de renverser sur la moquette.

Alors qu'elle se dirige vers la place qu'elle vient de quitter, elle doit passer près de moi. Et sans que vraiment je ne m'y attende, la jeune femme me donne une claque sonnante et cinglante sur cette croupe que j'agite, sans malice pourtant. Je me redresse d'un coup. Lydie me regarde, mais cette fois ces yeux sont brillants. Un regard que je connais bien : un regard de louve, un regard de carnassier. Je le reconnais pour l'avoir eu si souvent, mais dans ces moments-là, je n'avais pas d'état d'âme de femme à supporter. Cette manière de me scruter jusqu'au fond de mon esprit allume aussi cette petite lampe en moi. Ce minuscule feu-follet qui s'échappe d'abord du cerveau pour venir éclater en envie dévorante.

Le feu vient d'embraser mon ventre tout entier, et je suis certain qu'elle-même le comprend aussi vite que moi. Je tremble autant d'excitation que de peur. Je ne saurai donc jamais m'y prendre en tant que femme ? J'ai cette trouille de mal faire, et la crainte est toujours mauvaise conseillère. Si seulement Jérôme s'amenait pour me sauver la mise... Mais la sonnette reste obstinément muette alors que Lydie s'approche lentement, les mains tendues devant elle, comme pour me faire entrer dans ses bras.

— Tu n'as quand même pas peur de moi ? Danièle, as-tu déjà fait l'amour avec une fille ? Laisse-moi te serrer contre mon cœur... Toute la journée et les précédentes, j'ai juste rêvé de ce moment-là. Comme j'ai eu envie de te sentir dans mes bras, contre ma poitrine ! Je n'ai pas arrêté de penser à ta poitrine ; l'envie de te toucher, de sentir ton parfum m'a pris comme ça, sans que je puisse

y résister. S'il te plaît, laisse-moi juste un instant te prendre dans mes bras...

Elle a réussi à s'avancer suffisamment pour que je sois à sa portée. Ses mains m'attirent, et me voici comme happé par cette fille qui me cramponne. Je n'ose faire un seul geste. Ni pour la repousser, ni pour l'encourager, mais elle est dans son monde et je vois, je crois, que je vais y aller aussi si elle persiste de la sorte. Ses cheveux sont venus se frotter contre ma tignasse rouge. Elle m'agrippe de toutes ses forces, et je ne peux que la laisser faire. Je n'ai pas spécialement envie qu'elle me dorlote ainsi. Il y a quelque chose qui me gêne dans ce qu'elle fait. Je cherche, je tourne tout ceci dans ma tête, et soudain je réalise : je n'aime pas que ce soit la femme qui prenne l'initiative et qui dirige la manœuvre. Vieille résurgence masculine qui vient perturber le bon ordre établi de ce jeu de la séduction qui débute pour Lydie.

Mais il en faut plus pour que la demoiselle se calme, d'autant que ces réflexions ne sont que muettes, que mon attitude ne trahit pas mes états d'âme personnels. Doucement, elle arrive à me faire allonger sur le sofa, et sa bouche part à l'assaut de la mienne. Étrange baiser que celui qui nous unit. Je la laisse fouiller mon palais ; il me semble qu'elle y prend goût, mais honnêtement, moi également. Alors je ferme les yeux et elle me transporte dans ce monde où les femmes embrassent mieux que les hommes, où les femmes sont infiniment plus patientes. Suis-je l'exception qui confirme la règle ?

Règle ? J'ai bien pensé « règle », mais... en y pensant comme cela à brûle-pourpoint, à vingt-trois ans, les femmes sont réglées, non ? Je ne vais quand même pas avoir des périodes pareilles ? Cette seule idée me flanque le bourdon. Comment ça se passe dans ces moments-là ? C'est facile pour les hommes : pendant quelques jours ils rigolent avec leurs potes, ils parlent de débarquement, ils assurent que ce n'est rien, juste quelques jours d'abstinence forcée. Mais je n'ai pas envie de voir l'envers du décor ! Et puis je

ne suis pas vraiment équipé pour ces moments-là, non plus... À qui demander conseil ? Comment vais-je m'en tirer, moi, de ce bordel ? Ma mère ? Mais elle ne va rien entraver, comme d'habitude, et elle va faire l'autruche encore une fois sans doute.

Je suis mal, soudain ; la situation vient de me couper l'appétit, l'envie de cette nana qui littéralement me tripote partout. Il faut que je fasse un effort pour qu'elle sente que je ne peux pas, que je ne veux pas ! Mon rapide changement d'attitude vient d'interpeller ma jolie cavalière ; elle me jette des coups d'œil furibonds. Elle pense que je suis une allumeuse, que je n'éteins pas le feu que j'ai provoqué. Elle se réajuste la jupe et le chemisier. Elle n'est, mais alors, pas du tout contente ! J'ai droit à quelques noms d'oiseaux bien sentis. Je répugne à faire du mal gratuitement, mais encore une fois c'est mon esprit qui me trahit. La porte vient de claquer sur une Lydie furieuse et preste à quitter mon nid.

La sensation d'un grand poids sur mon estomac est de retour, plus encore qu'avant le passage de cet ouragan de femme. Je me prends la tête entre les mains et laisse sortir ce chagrin qui s'accumule en moi. Quelle attitude adopter face à cette adversité qui me plombe les plus beaux instants d'un après-midi qui devrait être empreint de toute la tendresse du monde ? Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me faire à l'idée que je vais passer tout le reste de mon existence avec une jupe et des bas ? Vers qui me tourner ? Qui peut faire un geste pour que je sois plus fort, moins froussard ?

Dire que j'ai longtemps ri de voir toutes ces filles minauder pour un peu de poids en trop... Je ne mange pratiquement plus rien depuis cette affaire. Pour être plat, il l'est, mon ventre, je le garantis. J'en deviens extrêmement nerveux, et j'ai une nette tendance à broyer du noir. Jérôme, qui passe sa vie dans mes pattes, en fait les frais. C'est lui que je houspille sans arrêt, et pourtant il reste dans mon sillage. Le soir, il me téléphone, et dans la journée il est comme mon ombre.

Je viens de me lever ; c'est le quatrième jour de la métamorphose. Je suis monté sur la balance ; elle doit être à mon image, détraquée : elle affiche cinquante-six kilos. Je me demande si c'est possible ; j'en faisais presque soixante-dix, samedi soir. J'ai pris les calmants du médecin, et j'ai en plus une tête à me faire peur. Blanc, pâle, les qualificatifs sont nombreux pour décrire le zombie qui se reflète dans le miroir. Je reconnais quand même mes yeux ; eux sont restés pratiquement identiques. Jeudi ! Nous sommes donc jeudi matin. Je ne vais pas à l'amphi aujourd'hui. Tant mieux, parce que je manque de courage. De force également.

Je suis maintenant entièrement nu dans ma salle de bain, attendant patiemment que l'eau remplisse ma baignoire. Je suppose que me tremper dans l'eau jusqu'au cou ne peut absolument pas me faire de mal. Elle est bonne, cette tiédeur, et plongeant dans la mousse qui recouvre la surface, je tente de faire le vide sous mon crâne. Je savonne ma poitrine ; le fait de passer sur les tétons les fait durcir. Je regarde ce phénomène particulier qui éveille au fond de moi une sourde chaleur. Mes doigts serrent plus fort l'éponge que fais glisser sur mon ventre, juste en l'effleurant ; le remue-ménage en moi se fait plus violent. J'écarte doucement mes cuisses et je laisse passer la main qui tient le gant, l'amenant directement sur la face interne d'un genou, puis lentement je remonte vers le lieu qui me perturbe tellement.

La friction que je provoque tend mon corps comme un arc, et mon ventre sort à moitié de l'eau. La touffe rouge apparaît, noyée dans les traces d'une mousse persistante. De ma seconde main je m'empare d'une petite glace sur pied, celle qui m'a servi jusqu'à samedi pour me raser le visage de près. Je me soulève encore un peu plus et je regarde avec insistance l'endroit si différent de ce que je connais. Entre les poils longs et soyeux, roux comme mes cheveux, se dessine un long sillon formé par deux lèvres collées l'une à l'autre. Je passe l'éponge pour chasser les bulles blanches du gel moussu et je lâche l'objet qui me sert à me frictionner. Mes

doigts ainsi libérés viennent, tremblants, ouvrir ce coquillage qui m'interpelle autant qu'il m'indispose.

J'écarte les lèvres et entrouvre ce secret que je découvre. L'intérieur est d'un rose sans nuance, et c'est bizarrement érotique. J'arrive à me donner envie en ouvrant la remplaçante de ma queue ! Je promène maintenant mon index sur toute la longueur de cette faille que je sens si réceptive. L'onde qui me parcourt me fait frémir, me donne encore plus chaud. Les effets de l'eau tiède y sont aussi sûrement pour beaucoup ! Je ne suis plus aussi certain ; le second passage de mon doigt qui remonte me surprend encore davantage que sa descente. Un long soupir s'échappe de ma bouche, venu du plus profond de moi. Je n'ai pas pu le retenir. Alors je réitère les mouvements de mon majeur en frottant plus fortement entre les lèvres. Elles s'ouvrent complètement pour laisser entrer ce facétieux inquisiteur qui se fait un plaisir d'explorer.

Il va dans les bas-fonds de cette caverne qu'il fouille, envoyant à mon esprit des signaux. Je sais que je viens de me retrouver, de me dévoiler ; je m'apprivoise sans vergogne. Je me touche, enfonce d'autres doigts dans ce sexe qui m'exaspère encore pourtant. Je creuse mon ventre pour me libérer de la tension qui me fait suffoquer. Je monte vers un plaisir que je n'aurais pas cru possible. Les spasmes que je ressens sont bien bons ; ils m'emportent doucement vers un plaisir inavouable.

Enfin, j'ai joui d'une manière brutale, et je n'ai pu analyser les effets de mes phalanges sur le corps nouveau que je possède. Je commence tout de même à ressentir une certaine tendresse pour ces formes que je trimballe à longueur de journée.

J'ai de nouveau caressé quelque chose de moi. Ces seins qui sont accrochés à moi depuis que... je viens de les palper, les malaxer, les étudier sous toutes les coutures. Et en pinçant légèrement les tétons, j'ai ressenti comme des décharges électriques qui se sont propagées en moi pour venir me redonner chaud dans le ventre. C'est un bon point, non ? Je ne suis pas frigide ! Je ris tout seul de

ces considérations peu rationnelles, mais je ne me retrouve toujours pas dans cette femme que je cherche pourtant à aborder. J'ai fait certains progrès, tout de même : quelle révolution que de finir par me dire que je suis une belle femme !

Les regards des autres, voilà qu'ils me semblent importants alors que jusque-là ils m'insupportaient vraiment. La honte d'être ce que je suis, finalement ; c'est cela : la honte de moi ! J'évolue vers cette fille, je vais à la rencontre de mon moi profond. Ai-je le choix, de toute manière ? Non ? Alors, autant faire avec, faire contre mauvaise fortune bon cœur. Bien je vais faire en sorte que je sois ce que je dois être, après tout ; n'est-ce pas le seul et unique but de cette transformation indépendante de ma volonté ? Comme c'est touchant, ce beau discours que je me fais tout seul dans ma caboche... Mais des actes ? Il n'y en a guère pour le moment !

⋆

La décision est prise ; mais que c'est difficile d'arriver à associer mes idées avec ce que je viens de comprendre ! En premier lieu, il me faut mettre en valeur ce que j'ai. Donc, je dois passer à nouveau par la case « fringues ». Et cette fois, prendre mon temps, mettre tous les atouts de mon côté. Je vais préparer une liste de ce qu'il faut pour qu'une femme – je n'arrive toujours pas à dire « moi » – soit belle. Je note sur un papier : jupe, robe, culotte, produits de maquillage... enfin, la panoplie complète de la femme fière de son corps. La liste s'allonge à chaque idée, et maintenant que j'ai ouvert le robinet, le flot est incessant. Ah oui, les chaussures ! Et si je notais aussi des talons hauts ? Un peu trop rapide, non ? Marquons-les ! En les essayant, je verrai bien si je peux en porter.

J'évolue dans le bon sens ? Je m'en moque, finalement, parce que je n'ai guère d'autre choix. Il me faut devenir « elle », puisque le sort en a décidé ainsi. Je me prépare donc pour sortir, courir les magasins. C'est aussi quelque chose dont je n'ai pas l'habitude : je

me contentais jusqu'à présent de faire quatre courses pour subsister. Je dois donc voir la vie autrement : rien ne m'est facilité ! Ah oui, il me faut aussi d'autres savons, du gel douche moins... masculin, du shampoing. Je vois que le listing s'allonge, s'étire. J'allais oublier le vernis ! Bien ; puisque tout ceci est prêt, allons-y !

La porte : on cogne doucement à l'entrée de l'appartement.

— Salut, Jérôme, qu'est-ce que tu fais déjà là ? J'allais partir en courses ; j'ai besoin d'une foule de petites choses : je n'ai rien de potable à me mettre sur le dos.

— Si tu veux, je peux t'accompagner. Ça me fera plaisir de faire un bout de chemin à tes côtés.

— T'es sûr ? Parce que ce n'est sûrement pas folichon d'attendre pendant que je vais essayer des vêtements, et je ne voudrais pas que...

— Mais non : si je te le propose, c'est que je n'ai vraiment rien d'autre à faire. Et puis je pourrai peut-être te conseiller en matière de fringues. Parce que ce que tu portes, ce n'est quand même pas le dernier cri à la mode !

Si ça peut lui faire plaisir, après tout, pourquoi pas ? Un avis extérieur peut s'avérer de toute façon une bonne chose. Voilà, nous partons les deux ; en plus, c'est avec sa voiture. Je n'ai pas d'état d'âme particulier, je commence à me faire à l'idée que je vais finir dans cette enveloppe de femme. Autant en profiter et essayer de le vivre du mieux possible.

Le premier magasin à nous accueillir – une grande enseigne de prêt-à-porter – en centre-ville est rempli de filles, et ça remue dans tous les sens. Tout le monde y va de son petit tripotage, sous l'œil averti des vendeuses. Elles sont omniprésentes, et comme je tâtonne beaucoup, l'une d'entre elles me guide gentiment.

Jérôme me suit. Comme il est, exception faite de moi, le seul mec dans les rayons, je le vois presque aussi mal à l'aise, finalement autant que je le suis. Bon, j'ai choisi plusieurs articles : deux jupes assez courtes, une petite robe et quelques petits tops. Reste à

savoir si tout ceci va aller correctement sur moi. Pour cela, il n'y a qu'une solution – c'est ce que j'exècre le plus dans ce genre de boutique ! – la cabine d'essayage. J'entrouvre le rideau, accroche les cintres et commence l'enfilage des articles, un à un. La première jupe est sur mes fesses. Je me tourne, retourne devant la glace. Mes genoux sont bien visibles, et j'ai la sensation bizarre d'être plus nu que si j'étais vraiment à poil. Mais bon, la silhouette que je regarde me laisse penser que si je me voyais dans la rue, je me sifflerais. Alors je prends mon courage à deux mains et je sors de la cabine. Je sais immédiatement aux yeux sortis de leurs orbites de Jérôme que ce qu'il voit lui plaît.

Les essayages durent un temps extrêmement long, et je quitte le magasin avec deux robes, quelques débardeurs, un pull et trois chemisiers. Et la carte bleue de Jérôme se trouve plus légère aussi ! Finalement, il a bien fait de venir avec moi. J'avais encore oublié que je n'ai plus ni papiers, ni moyens de paiement. Il va bien falloir que je m'occupe de cela également. Et là, cette fois, la démarche passe par la case « maman ».

Chez le marchand de chaussures, c'est un incroyable déballage de toutes sortes de grolles qu'une semaine plus tôt j'aurais trouvées grotesques. Trouver des escarpins de taille trente-sept s'avère plus compliqué qu'il n'y paraît. Pourquoi les pointures les plus usitées sont-elles toujours trente-huit, trente-neuf chez les mecs, et trente-six chez les gonzesses ? Jérôme suit l'évolution de mes premières tentatives de mouvements. Déguisé en échassier sur des talons de deux pouces et demi, j'ai un équilibre plus qu'instable, et je comprends que c'est tout un apprentissage qui doit être entrepris. J'en trouve une paire qui, me semble-t-il, me va parfaitement et me donne de jolis pieds. Le but c'est d'être bien dedans et que cela enjolive, alors je prends. Les bras de mon accompagnateur sont chargés de mes paquets et son portefeuille, de nouveau, se retrouve soulagé de quelques euros.

Une dernière tournée, chez un vendeur de sous-vêtements, mais « classe », ceux-ci. J'ai de nouveau mis sur moi plusieurs soutiens-gorge, l'un après l'autre bien entendu. Le contact de ces cache-nénés est doux, et je trouve que je suis bien féminine avec cela sur la poitrine. Les billes qui remplacent les yeux de mon ami me prouvent que j'ai raison. En le regardant mieux, j'ai la nette impression que son pantalon se déforme à un endroit qui ne laisse planer aucun doute sur l'effet que mon image lui fait. À le voir ainsi cramoisi, j'ai une érection qui me gagne ; enfin, j'ai envie, mais le ressenti est tout à fait similaire. Je suis toute moite à l'entrejambe, c'est curieux ; je pense que je mouille. Nous rentrons maintenant, et Jérôme a des regards plus appuyés sur mes cuisses que sur la chaussée.

À l'appartement, je ne fais mine de rien, de celui qui ne s'aperçoit pas que le garçon avec qui il se trouve a une trique d'enfer. Il a un mal de chien à cacher cette excroissance qui soulève sa braguette. J'ai toujours cette envie latente qui me laisse croire que mon pénis est en érection. Mais quel pénis ? Je n'ai plus rien qui puisse en faire office, mais je suis taraudé par cette crispation permanente de mon bas-ventre. Je me dis qu'il va bien, que je contrôle tout cela, à un moment ou à un autre ; mais quelle difficulté pour moi d'explorer ce corps que je ne comprends plus ! Puis enfin il s'en va. Jérôme repart, et je suis de nouveau seul, face à cette réalité qui va m'engloutir, une obsession sans pareille, des regrets de cette petite queue que j'avais.

C'est décidé, je vais me prendre en main ! J'ai des vêtements qui me vont ; je vais voir maintenant ces endroits que je ne reconnais absolument plus. Ils me font peur, et je pense qu'il est grand temps que je me retrouve. Pour la seconde fois depuis les événements, je fais couler un bain, pas trop de gel moussant, et je vais me plonger dans cette délicieuse eau parfumée. Jusqu'au cou. Je suis dedans et je laisse mes mains faire ce qu'elles veulent ; enfin, si elles s'arrêtent un petit moment de trembler.

Tout en haut de cette blessure de femme, je passe mon majeur mouillé par l'eau du bain. Et là, dans un repli, un tout petit, un minuscule pic rose. Je reviens avec un second doigt – un de l'autre main – et j'écarte en appuyant sur les côtés de ce qui ressemble à un micro-gland. Le fait de presser ainsi fait jaillir la semi-bite qui apparaît, sortie de son capuchon ; j'en reçois une décharge électrique partout dans le bas-ventre. Je passe tranquillement sur cette queue miniature, et je comprends toute la douceur que ce frottement, lui, me procure. Après seulement quelques allers et retours, je sais que je suis en mesure de prendre un vrai plaisir solitaire, de jouir de manière extrêmement violente, même.

Alors je ne veux pas encore essayer un orgasme féminin, juste trouver la clef de l'énigme de mon nouveau corps. Mes doigts sont revenus sur cette touffe de poils roux qui orne mon entrecuisse. Je laisse filer le plus long vers ce corridor entrouvert et je le plonge délicatement dans ce conduit qui m'intrigue encore. C'est d'une profondeur insoupçonnée. Ces phalanges qui touchent les parois pourtant souples du calice que j'explore me donnent des chatouillis qui me font un peu peur. Alors je fais ce que j'aurais fait avec une femme, je veux dire quand j'étais encore un jeune homme : je laisse coulisser ce majeur de plus en plus vite dans le couloir douillet qui fait se tendre l'ensemble de mon ventre.

Je prends conscience qu'il existe une autre forme de bonheur, que c'est tellement différent de ce que la verge que j'avais me donnait. Sentir le plaisir de l'autre côté, du point de vue féminin, m'apprend que si j'ai aimé cet avant qui me manque, je vais peut-être adorer cet après qui, lui, m'est imposé. Me voilà donc femme, et je commence la phase la plus importante depuis ce fameux réveil : celle de l'acceptation totale et inconditionnelle de cet état de fait que je ne peux pas changer.

Chapitre 3

Avec ce renoncement à la vie du garçon que j'étais, me voici projetée dans un avenir que je n'arrive pas encore à concevoir. Mais je vais y aller, totalement consciente et confiante. Il reste encore quelques points parfaitement obscurs, tel que celui de revoir ma mère, que pour le moment j'ai évitée comme la peste. Mais je me dis que c'est fini ; je dois soit la faire venir, soit me rendre chez elle. Il me faut une nouvelle dose de courage pour affronter la reine mère. Machinalement, je décroche le téléphone, et c'est quand j'entends sa voix que je me dis que je viens de faire une erreur.

— Allô ! Qui est à l'appareil ?

— C'est moi maman.

— ... !

— C'est moi, maman !

— Qui êtes-vous ? Allô, qui est là ?

— Maman c'est... moi, Daniel.

— Passez-moi mon fils, Mademoiselle. Pourquoi est-ce vous qui avez son portable ?

Zut, c'est vrai ça, comment peut-elle comprendre ?

— Je peux venir te voir, maman ?

— Mais enfin, qui êtes-vous s'il vous plaît ? Il est arrivé quelque chose à Daniel ? Vous lui avez volé son téléphone ? Vous voulez bien me dire pourquoi vous m'appelez ? Où est mon fils ?

J'ai fait une bourde en l'appelant. Tant pis, je raccroche, un peu secoué par sa réaction. Mais bon, je ne pouvais pas m'attendre à autre chose. Elle ne peut pas savoir ni deviner non plus. Bien, il ne me reste plus qu'à prendre le bus et me rendre de l'autre côté de la ville, chez elle. Enfin, chez nous, quoi ! Je suis noué à l'idée de la réception qu'elle ne va pas manquer de me faire. Je l'imagine déjà appelant la police si je ne suis pas convaincant. Tant pis, attendre serait reculer pour mieux sauter. Trente-cinq minutes, c'est le temps de ce voyage, mais elles me permettent de me préparer mentalement aux assauts et questions de maman.

Je me suis vêtu d'une jupe et d'un joli chemisier ; je pense qu'avec le gilet par-dessus, je fais une jeune femme acceptable. Dans le bus, le chauffeur me mate dans son rétroviseur. C'est quand même un monde qu'une femme ne puisse pas circuler sans que des yeux plus ou moins salaces viennent la déshabiller ! L'appui sur le bouton pour demander l'arrêt va lui permettre de se concentrer à nouveau sur sa route. La maison de mon enfance est là : la grille en fer forgé, les arbres du parc où je jouais au cow-boy... enfin, elle devrait me rassurer, cette demeure. Ce n'est absolument pas le cas. Pourtant ici, il y a encore mon empreinte, celle du gamin que j'étais, celle de l'adolescent qui se tirait par la fenêtre le soir pour aller rejoindre son pote Jérôme. Et je ne sais pas pourquoi, mais elle me paraît hostile, comme si elle ne me reconnaissait plus non plus, cette grande bâtisse.

« Allons, juste un peu de cran ! Appuie sur la sonnette ! Vas-y. De toute façon, je n'ai plus le choix. » Dring ! Voilà, c'est fait. Il ne me reste plus qu'à attendre.

— Oui ? J'arrive, j'arrive !

Des petits pieds traînants que j'entends, une souris qui vient ouvrir à pas feutrés.

— Mademoiselle ?

Elle n'a pas ouvert totalement la porte ; juste entrebâillée. Ça me revient : c'est moi qui lui ai dit d'agir de la sorte ; je ne voulais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

— Maman, c'est moi, Daniel. Je sais que cela va te paraître absurde, mais c'est pourtant moi qui suis là.

— Tu t'habilles en fille ? Maintenant, tu es une de ces créatures ? Tu t'es fait opérer ? Mon Dieu... Ton pauvre père, de là-haut, il doit se retourner dans sa tombe !

— Dis, si tu me laissais entrer ? Tu ne crois pas que pour parler ce serait mieux à l'intérieur de la maison ?

Qu'elle me prenne pour un travesti me rassure un peu quand même. Elle aurait pu me laisser dehors, ne pas m'ouvrir. Mais je suis certain qu'une mère, ça sent ces choses-là. Elle a d'instinct saisi que j'étais « son Daniel ». Nous voilà face à face dans la cuisine.

— Comment ont-ils fait pour changer aussi ta voix ? Et ta barbe, tu t'es fait épiler au laser ? C'est monstrueux, ce que tu as fait ! J'espère que tu as une bonne raison à me donner. Je pensais que tu étais pourtant un bon garçon ; tu n'as jamais manifesté de goût de cet ordre-là dans ta jeunesse.

— Maman... et si pour une fois tu me laissais parler ? Si pour une fois tu écoutais ce que j'ai à dire ?

Elle est surprise par ma réaction, mais je le suis autant par la sienne. Je lui raconte mon histoire. Elle me regarde, son visage est blême ; elle doit s'asseoir pour ne pas tomber. Sa main, délicatement, est venue prendre une mèche de mes cheveux d'une étrange couleur. Elle tremble devant moi, et toute la tristesse du monde se lit dans ses yeux.

— C'est la malédiction ! Je savais bien qu'un jour cela arriverait... C'est la malédiction ! Mon Dieu, comme tu lui ressembles... Elle serait toute pareille à toi, aujourd'hui.

Les mots qu'elle prononce sont autant d'énigmes pour moi. Je ne suis pas, ne comprends pas... Elle vient de devenir folle de me

voir dans cet état ! C'est sûr qu'elle a pris un coup pour divaguer de la sorte.

— Calme-toi, calme-toi, maman ! Je me suis levé dimanche comme tu me vois là et je ne comprends rien. Je ne veux pas te faire de peine. J'ai besoin de ton aide : je ne sais plus qui je suis, je suis perdu, je... je...

La main de maman est toujours après mes cheveux.

— Je savais que tu reviendrais, je le savais ! Oh, Sabine, tu es là ! Tu m'as tellement manqué ! Tu sais, je n'ai jamais rien dit à ton frère. Il a vécu en paix sans avoir à se soucier de cette trop pénible histoire. Comme je suis heureuse que tu viennes me revoir, après toutes ces années !

— Enfin, qu'est-ce que tu racontes ? Maman, je suis Daniel ! Qui est Sabine ? Enfin, mais qu'est-ce qui se passe ici aussi ?

Elle pleure. Les larmes coulent sur son visage qui me donne la désagréable impression qu'il vient de prendre des dizaines d'années en quelques minutes. Elle est toute courbée sur sa chaise. Ses mains qui caressent mon visage tremblent, et elle persiste à m'appeler Sabine. Moi qui venais pour me rassurer, je suis dans un état plus dramatique encore. J'appelle le médecin. Son cabinet étant tout proche de notre maison, il est là très vite.

— Oh, Docteur, vous y croyez, vous ? Sabine est revenue ! Elle m'est revenue après toutes ces années ! Regardez comme elle est belle, ma fille... Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble à son frère ?

Le toubib me prend à l'écart, me demande s'il y a longtemps qu'elle est dans cet état. Il me pose des questions, savoir si elle a reçu un choc dernièrement. Enfin il tente de diagnostiquer ce qui peut bien arriver à ma mère. Je n'arrive pas à lui dire que le choc c'est moi, que je suis son fils et que la Sabine dont parle ma mère, je n'en ai jamais entendu parler.

— Bien. Puisque vous êtes sa fille, je pense que nous allons devoir l'hospitaliser. Je fais venir une ambulance et elle sera mise

en observation à l'hôpital. Je pense que c'est pour le moment la seule chose à faire. Vous habitez avez elle ?

— Non, Docteur, je suis juste venue la voir. Vous croyez que c'est grave ?

— Elle a besoin de repos et d'une surveillance constante. Voire aussi d'examens que je ne suis pas en mesure de pratiquer ici. Donc une structure adaptée me semble être l'unique solution ; pour quelques jours, du moins. Mais ne vous inquiétez pas : ce n'est peut-être qu'un passage à vide. Les personnes âgées ont parfois des moments tels que celui que connaît votre mère.

Elle est à l'hôpital, et moi je suis encore plus dans la mouise. Je comprends de moins en moins ce qui se passe autour de moi. Ma vie par en javel ; lambeau par lambeau, tout se délite, se dilue dans la plus absurde des réalités. Je me sens coupable de je ne sais quoi. Je remplis les papiers de son admission et je rentre chez moi, complètement désespérée, entièrement ruinée de l'intérieur. Et pour faire bonne mesure, il y a Jérôme devant ma porte !

Il pénètre avec moi dans l'appartement ; je n'ai pas envie de parler, je suis déboussolée, désorientée. *« Ras le bol de toutes les misères du monde qui me tombent dessus ! »* Le café, c'est lui que le prépare ; il est chez lui, ici. *« Mais pourquoi me voir en fille l'a fait tellement disjoncter ? Et elle m'appelait Sabine ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourvu qu'elle n'aille pas plus mal... »*

Nous avons bu le café et j'ai raconté à Jérôme tout ce que j'ai sur le cœur. Il m'écoute ou feint de le faire. Sur le canapé, il est près de moi, et je ne sais pas pourquoi l'envie de faire l'amour me revient au grand galop. Son souffle est plus court ; je sais qu'il m'observe du coin de l'œil. *« Comme j'ai envie de me confier, d'être rassurée... »* Il a passé son bras autour de mon épaule ; je laisse mon visage collé à celle-ci. De son autre main il me caresse le front, et je sens un grand calme m'envahir. Puis, insensiblement, de peur de m'effrayer sans doute, il la fait descendre dans mon cou. Il reste très longtemps à la promener entre mon menton et

la naissance de cette poitrine qui maintenant se trouve être proéminente. La chaleur de sa peau est bien agréable. Alors, zut, je ferme les yeux et le laisse faire sa balade manuelle. Très, très doucement, il effleure juste du bout d'un doigt les balconnets d'un soutien-gorge archi-neuf. Il met un temps infini pour finalement en soulever la dentelle légère.

Sa paume est tranquillement venue entourer l'ensemble du sein, et il ne bouge plus. J'ai gardé les yeux clos, essayant de savourer cette première incursion masculine sur ma poitrine qui les fait peut-être rêver. Jérôme a approché sa bouche de la mienne. Il ne va tout de même pas me rouler une pelle ? Et pourtant c'est bien ça ! Voilà ses lèvres qui se collent aux miennes. J'ai un sursaut. *« Pas un baiser avec un mec ! Pas avec lui ! »* Je ne me débats pas vraiment, mais il a pris mon tressaillement pour une invitation et, sans quitter ma poitrine, il me retourne pour que ses lèvres puissent entrouvrir les miennes. *« Bon, eh bien voilà, il a réussi à me mettre sa langue dans le bec. Sa langue entre, c'est ça ; elle fait comme chez elle, quoi ! »*

Elle tourne dans mon palais, et moi con, conne – je ne sais plus trop – je réponds à cet envahisseur en jouant avec elle. Je retrouve des sensations ; ce baiser étrange, il est d'une douceur incroyable... et je l'apprécie. Merde, alors ! Je n'y crois pas ; maintenant, je deviens homo ? Je suppose que lui, de son côté, doit l'aimer également puisqu'il insiste. Je ne veux plus me poser de questions et je me dis que puisque je risque de ne plus jamais devenir le mâle que j'étais, il me faut bien débuter la nouvelle existence qui m'attend. Mais je ne veux pas être un ingrat, alors je laisse ma main partir vers une cuisse qui me serre de trop près. Je la laisse glisser contre cette bosse que je sens au bas de ce ventre.

Je l'ai déjà vue, cette chose entre les jambes de Jérôme, mais les circonstances étaient tout autres. Dans les douches, après nos matchs de foot, mais il ne bandait pas, et du reste moi non plus. Je ne pensais sûrement pas à cela dans ces moments-là. Il ouvre

lui-même sa braguette. Pour me faciliter la tâche ? Et c'est bizarre, j'ai dans la main l'instrument qui me fait si cruellement défaut entre mes deux gambettes. Je pense que je serais heureux de la tripoter, la mienne, mais je jure que l'effet n'est pas le même du tout. Je fais comme je le faisais pour moi : je tire, retrousse la peau sur un gland qui frémit, et je masturbe lentement son pieu tendu.

C'est bougrement chaud, et mon ami respire plus fort. Plus vite aussi, et il a glissé sa main plus bas, essayant d'ouvrir mes cuisses que pour le moment je serre le plus possible. Il soupire d'aise, d'envie, de plaisir. Il grogne des mots que je ne cherche pas à comprendre. Je reste attentive, attentif – je ne sais plus comment le dire – aux seuls mouvements de mon poignet. Il se tortille comme un asticot au bout d'un hameçon sur une canne à pêche. Et soudain, alors que je n'ai rien vu venir, il m'éjacule dans la main. Il a l'air plutôt triste de voir qu'il n'a pas tenu plus d'une minute.

— J'ai tellement envie de toi... Zut ! Je t'ai pourtant demandé de ralentir tes doigts ! Pourquoi tu n'as pas écouté ?

— Hé ! Ne crie pas ! Je t'ai dit depuis longtemps que je ne suis pas une vraie fille ; alors je te branle ce soir, et si tu n'es pas capable de te retenir, ne t'en prends pas à moi ! Je ne baiserai jamais avec toi. Ça... euh... c'est juste un moment de détresse. J'aimerais que nous ne renouvelions pas cette... cette folie passagère.

Vexé, il s'essuie dans un mouchoir en papier, rajuste ses fringues, et quitte mon appartement. Je viens de perdre mon seul et unique ami, mon dernier vrai soutien sans doute dans mes deux vies.

⋆

La nuit d'un vrai sommeil m'a fait un bien fou. Je me réveille avec comme un petit germe d'idée dans le crâne. J'irai fouiller chez ma mère, dans ses papiers. Peut-être trouverai-je enfin un semblant de solution, chez elle. J'ai besoin de savoir qui est Sabine. Elle n'a pas pu inventer ce prénom, il est bien arrivé dans sa tête

de quelque part. Mais pour l'heure, je dois aller en cours. J'ai pris une douche rapide, et pour la première fois je m'essaie au rouge à lèvres. Ce n'est pas si facile ; il faut être doué pour arriver à doser justement la couche à mettre. Je dois m'y reprendre plusieurs fois pour n'avoir pas l'air d'une pute au rabais. Un coup d'œil dans la glace ; bon, ce n'est pas le top, mais pour un essai, je crois que c'est passable.

Direction le bahut, lequel grouille déjà de ces jeunes qui, à l'instar de moi, font des études. Je me faufile entre certains groupes, évitant les garçons avec lesquels j'avais des affinités auparavant. Et bien entendu, je me fous dans les pattes de la seule fille que je ne veux pas croiser, Lydie !

— Ah, te revoilà, toi ! Tu sais ton anglais ? Tu n'as pas été particulièrement gentille, l'autre soir avec moi, mais bon... Pour l'anglais, ça n'a pas marché ; mais si tu veux un cours de maquillage, viens me trouver : tu as l'air d'avoir bâclé les yeux et la bouche. Tu veux ressembler à qui avec ce rouge de prostituée ?

Ça a l'avantage d'être clair. Ma fierté de mâle... de femme vient d'avoir du plomb dans l'aile. J'enlève au moins le rouge. Il me faut donc d'autres leçons.

— Mais si tu me promets d'être plus gentille, je veux bien te montrer. Chez moi... c'est quand tu veux.

Je ne réponds pas, m'écarte du groupe de quatre filles qu'elle forme avec ses amies ; elles rigolent toutes de la bonne blague de Lydie. Moi un peu moins, je l'avoue. Jérôme est là-bas. Je l'ai remarqué, mais il semble m'éviter comme la peste. *« Aussi bête qu'un garçon ! »* Quoi ? Quelle réflexion dans ma caboche ! Si je me mets à penser comme une gonzesse parfois et à la manière d'un type à d'autres moments, je crois que mon esprit va finir par exploser. Il serait de bon ton que j'adopte une position plus en phase avec la silhouette que j'affiche. *« Choisis ton camp, Daniel ! C'est de ta survie qu'il est question, désormais. »*

L'amphi. Combien sommes-nous dans ce haut lieu du savoir ? Entre trente et quarante personnes. Je suis assis à côté d'une belle blonde. Elle suçote son stylo et prend des notes. Je me contente d'écouter : je fais confiance à ma mémoire et à mes polycopies. Mais depuis quand n'ai-je pas vraiment révisé mes cours ? Si ça continue de la sorte, je vais aussi être largué dans ce domaine, et pourtant j'ai vraiment besoin de suivre mes études. Oui, je sais, je devrais aussi féminiser mon écriture. Mais, bon sang, que c'est compliqué ! Le cours s'achève et la blonde me parle. Ce n'est pas que j'aie envie de lui causer, mais je dois rester civile et sociable pour ne pas perdre pied définitivement.

— On va boire un café, avec mon copain. Tu viens avec nous ? Il y a longtemps que tu étudies ici ? Je ne t'ai jamais vue. Ah, pardon : je suis Josette, et je viens de Nancy.

— Enchanté. Je suis Daniel, et c'est vrai que nous ne sous sommes pas encore parlé, mais croisés, oui ; disons que j'affiche un nouveau look depuis quelques jours.

— Salut, les filles. Et toi, Josette, tu me présentes ta copine ?

— Arrête de jouer les coqs. Danièle, voici Michel, mon petit ami. On n'y touche pas, hein, c'est compris ? Chasse gardée !

Elle dit cela en éclatant de rire. Le gars qui l'a prise par la taille est plutôt sympathique. Étudiant aussi, donc je l'ai déjà croisé à d'autres moments. La cafétéria du bahut nous accueille. C'est la ruée au bar. Les fumeurs – une race en voie de disparition – sont restés devant la porte, à l'extérieur. Je sais que ce Michel me regarde à la dérobée. Il soupèse lui aussi mes formes d'un œil averti. Je connais ce genre de sport pour l'avoir souvent pratiqué. Mais il n'est pas mal non plus. Si je me mets à regarder les mecs, maintenant... Avoir une vue des deux faces cachées des choses apporte un éclairage différent, selon que l'on raisonne femelle ou mâle. Il me semble que j'éprouve une certaine attirance pour ce jeune-là. Il se sait beau gosse, il en profite.

Elle ne doit pas s'en douter, la malheureuse Josette, mais c'est ce genre de mec qui doit se taper toutes les filles du campus. Et si j'étais une femme... Merde, mais lui il voit une femme là où je m'évertue à vouloir encore croire qu'il existe un soupçon d'homme. Dans le dos de sa compagne, il me sourit. Il veut m'emballer ou quoi ? Et je ne la connais pas, elle, après tout. Nous avons tous les trois bu nos cafés et nous retournons vers l'amphi. Son Michel a pris soin de s'intercaler entre elle et moi. À un moment, je me retrouve avec son bras autour de la taille. L'autre enserre celle de Josette. La main qui me tient descend – par inadvertance, sans doute ? – bien plus bas que de raison. Il me tripote la fesse sur le tissu, mais ce n'est pas désagréable. Je suis sauvé par l'entrée dans la salle.

Pendant que le prof de droit nous explique la différence entre un mandat de dépôt criminel et son homologue en matière correctionnelle, Michel griffonne sur un papier. Note de cours ? Poulet pour sa petite amie ? Le message atterrit dans ma main, à l'insu de sa copine qui est totalement subjuguée par le Maître qui distille son « procès pénal » en plusieurs volets. Il veut me revoir, mais il m'espère seul. Je réfléchis un instant et je me dis qu'il pourrait m'accompagner chez ma mère ce soir. Fouiller pour fouiller, autant que je ne sois pas seul. C'est d'accord : nous nous retrouvons vers dix-huit heures à l'arrêt de bus, celui qui est près de l'hôpital.

L'état de ma mère ne s'arrange pas : elle persiste dans ses allégations bizarres. Le parcours par le bus est une calamité, Michel tente de me peloter tout le long du trajet. Je commence à me dire que c'est une très mauvaise idée de lui avoir demandé de venir. J'hésite vraiment à le faire entrer dans la maison. À peine du reste avons-nous un pied dans le salon qu'il cherche déjà à m'embrasser. Il m'a pris contre lui ; il est bien plus grand que moi. Il m'attire dans la cage de sa poitrine, et sûr de son ascendant sur les femmes, il aimerait que je me laisse faire. C'est bien mal me connaître : je le repousse, et il se calme. J'en profite : je lui sers un

verre, l'installe dans le canapé avec la télé allumée et je file visiter la chambre de maman.

Dans sa table de nuit, des piles de romans-photos, style *Nous Deux*, remplissent un premier tiroir. Dans le second, je trouve des trucs que je n'aurais jamais pensé qu'elle puisse posséder : un vibromasseur avec une forme qui ne laisse planer aucun doute sur l'utilisation qu'elle peut en faire, et une boîte de préservatifs ! Ben oui, pourquoi n'aurait-elle pas une vie sexuelle aussi ? J'en tombe presque sur le cul de découvrir que ma mère, c'est aussi... et encore... une femme avant tout. Tout au fond, des papiers ; ceux du décès de mon père. Je les survole.

Machinalement, j'ouvre le livret de famille ; et là, stupeur ! À la date de ma naissance, je vois l'écriture fine et tarabiscotée de l'agent de l'état civil qui a rédigé l'acte. Mais à côté, et à la même date, une autre page. Seule l'heure de naissance diffère de quelques minutes. Je viens de trouver Sabine. Elle m'apparaît en noir sur un papier plus qu'officiel alors que je n'en avais jamais entendu parler. Mais juste sous cet acte de naissance, une autre ligne qui déclare l'année, le jour et l'heure du décès. J'ai donc une sœur inconnue. Enfin, je devrais dire : j'ai eu une sœur. Je comprends soudain la réaction de ma mère qui a cru reconnaître sa fille dans cette autre que je suis devenu. Il y a de quoi devenir dingue ! Je suis assis sur le lit, et je n'entends pas arriver Michel.

Vu la tête que je fais, il pense que je suis sonné par le fait de me trouver dans la chambre de maman, que sa maladie m'attriste. Il vient pour me réconforter. Perdu dans mes pensées, l'esprit totalement absorbé par ce que je viens de découvrir, je dois ressembler à un fantôme. Mais ne le suis-je pas vraiment ? Finalement, les bras qui m'entourent sont les bienvenus. Il m'a couché sur le lit, et les lèvres qui s'écrasent sur les miennes sont un vrai dérivatif à ce moment de stress intense. Je réponds vraiment au baiser passionné que le garçon me donne. Je peux presque dire que j'y trouve un certain plaisir ; il ne reste pas inactif non plus avec ses mains.

En quelques secondes, je me retrouve totalement à poil sur le grand lit de ma mère. Comme il s'y trouvent encore étalés les capotes et le vibromasseur, il pense sans doute que l'envie est déjà bien présente en moi. Mes idées sont de plus en plus confuses alors que sa bouche qui maintenant me suce la fraise des seins, puis sa main qui écarte d'autorité la fourche de mes cuisses sont autant de chaleur qui remonte dans mon ventre. Comment a-t-il réussi à se déshabiller aussi prestement, sans quitter ma poitrine ? Maintenant, il est penché. Sa bouche a remplacé sa main sur cette fente qui me chauffe de partout. Ses jambes sont le long de mon buste puis il se met à califourchon sur moi, continuant de butiner la blessure féminine qu'il a ouverte de sa langue.

Contre mon visage cogne sa bite tendue. Il remue, avançant son bassin dans une danse amoureuse, et sa léchotte déclenche en moi une curieuse réaction : j'ai soudain envie de sentir ce membre qui flirte avec mes lèvres. J'entrouvre précautionneusement la bouche ; le dard a vite fait de s'y installer. Ce n'est pas aussi étrange que j'aurais pu le croire. J'aime assez la sensation de velouté de ce gland qui me pénètre le palais. Je suce, happe, lèche. Et les picotements que je ressens au fond de mon ventre, je les traduis par une gâterie encore plus poussée sur cette verge qui me lime gentiment. Il grogne de plus en plus fort, et je sais que je geins pareillement.

Finalement, c'est bon de tailler une pipe. J'ai aimé avant, que les filles... pardon, les *rares* filles avec qui j'ai joué me le fassent. Et j'apprécie donc de le faire. Aussi bizarre que cela puisse paraître, je n'ai plus aucune retenue, sentant monter en moi ce feu qui couve depuis trop longtemps. Je n'ai pas même une petite pensée pour la blonde qui ne se doute aucunement de ce que je fais avec son ami. C'est donc sur le lit de maman que je suis pris... prise, pardon, pour la première fois. Je ne sais pas, ne saurai jamais si j'étais vierge, mais quelle importance... Michel sait s'y prendre, il est bon au lit. Je n'en sais rien non plus, pas vraiment de comparaison dans

cette matière. Ce n'est pas mon minuscule vécu d'homme, euh... de femme, qui va me donner des indices.

Je sais cependant que j'ai joui fort. Pas aussi violemment que mon envie me le laissait supposer. Pour Michel aussi ça a été rapide, mais il a pensé à prendre un préservatif sur le lit. Merci d'y avoir songé. Il faut dire qu'il n'avait qu'à se servir. J'ai aimé être mise, mais j'ai apprécié aussi de faire une fellation. Dire que quelques jours plus tôt j'aurais juré les grands Dieux que jamais, au grand jamais, un homme ne me prendrait avec son sexe !

Comme quoi il ne faut jamais jurer de rien.

Chapitre 4

Désormais, j'ai deux atouts dans ma manche : je sais que j'ai eu une sœur, que celle-ci est morte quelques mois après notre naissance, et puis j'ai ce fameux livret de famille qui en atteste. Si maman pouvait revenir à la raison, je pourrais enfin savoir.

Les jours qui suivent ma première relation de « femme », je cherche à éviter tous les hommes que je rencontre. Je ne veux pas encore revoir ni Jérôme, ni Michel. J'ai revu quand même Béatrice, la sauvageonne du parc. Elle est venue m'embrasser alors que je sortais de l'amphi. Elle avait l'air encore plus déboussolé que la première fois. Je n'ai pas su comment lui venir en aide ; un billet de cinquante euros a changé de poche et elle est repartie, mais sans sourire vraiment.

Je ne sais pas si toutes les femmes sont ainsi, mais j'ai envie de sexe dès que j'ai un quelconque problème à résoudre. J'arrive à me contenir, mais c'est difficile, et cela de plus en plus souvent. Cette chatte entre mes jambes ne cesse de me titiller. Elle m'électrise par les frottements de ces culottes que j'ai achetées. Ne sont-elles pas d'une bonne matière ? Aurais-je dû les choisir en coton plutôt qu'en nylon ou synthétique ? Tout un apprentissage à faire en matière de féminité, et pourtant il faut bien que je me débrouille seul. J'accroche un soir le regard d'une très belle femme. Après avoir discuté avec elle un long moment, nous nous laissons aller à quelques confidences. Bien entendu, je reste très prudent sur « mon souci » actuel.

Mais sa quarantaine épanouie lui donne une assurance que je suis loin de montrer. Quand elle me propose de prendre un dernier verre chez elle, je n'y vois aucune malice. Son loft est une pure merveille, meublé avec un goût particulier et un raffinement qui m'interpelle. Elle est branchée « chinoiseries », et son home reflète son plaisir pour ce pays lointain et méconnu. Chez Sarah, c'est rapide aussi, et je me retrouve pour la énième fois dans la position de la jeunette draguée. Mais j'apprécie toute la douceur de ses paroles, de ses gestes. Le premier baiser ne fait qu'effleurer mes joues. Je suis étourdie par un parfum qui émane de son cou.

Elle me tétanise avec des caresses époustouflantes, et je suis aux prises avec mes vieux démons. Elle m'apprend des tas de câlins très féminins et je les reproduis à l'identique pour son plus grand bonheur. Les lèvres qui courent sur toute ma peau nue me donnent des frissons, et dix, vingt, trente fois elle s'attarde sur des endroits que je n'aurais pas crus aussi sensibles. Elle passe un temps infini à promener un glaçon sur mon corps, entraînant une sensation de brûlure permanente. Elle joue ensuite à souffler sur chaque gouttelette déposée par la chaleur de mon épiderme. Ces jeux durent des heures, et nous en réinventons d'autres versions pour faire monter en nous ce plaisir qui finalement nous emporte dans de longs soupirs, suivis de gémissements presque impossibles à décrire.

C'est ensuite une série de prises, de pénétrations avec des joujoux sortis tout droit d'une armoire de dame vicieuse, mais dont les effets sont des plus bénéfiques sur nos sens en attente. La découverte de ces amours saphiques est un nouveau palier dans ma recherche d'une identité plus féminine. Je pense – mais en est-on jamais certain ? – que dans le domaine du sexe, Sarah a pris du plaisir, qu'elle a joui entre mes bras, sans doute aussi fort que je l'ai fait dans les siens, mais malgré tout, cette nuit me laisse comme un sentiment d'inachevé ; il me semble qu'il me manque

quelque chose pour que ce bonheur soit total. Par contre, durant ces heures de tendresse, j'ai oublié tous les aléas de ma vie.

Les jours qui suivent sont consacrés aux examens scolaires. Enfin, mes notes sont dans les meilleures ; une consolation appréciable dans ce monde de bizarreries dans lequel je navigue depuis quelques semaines déjà. J'ai appris à domestiquer ces formes qui sont les miennes désormais. Ma tête tente de suivre le mouvement et de s'adapter tant bien que mal. Mais certaines nuits, je me réveille encore en sueur, et par réflexe je recherche cette queue qui, n'en doutons pas, ne reviendra plus. Je m'enfonce dans ma vie de femme, et bien des changements sont intervenus dans mon quotidien. Je me préoccupe plus de mon apparence physique, et les heures passées devant mon miroir se retrouvent dans des maquillages réussis, dans un style vestimentaire « branché » et dans une façon moins masculine de marcher.

Les talons aiguilles sont maintenant des attributs indispensables pour mettre en valeur mes jambes. Le résultat se lit dans les regards de ces mâles qui se retournent sur mon passage. Ma croupe aussi est reluquée grâce à un subtil relookage. Jérôme s'est lassé, et je ne le rencontre plus que sur le campus. Ma mère n'a pas retrouvé sa raison, et mon enquête sur cette sœur inconnue est au point mort. Autant dire que je vis juste les instants présents, mais je garde en mémoire ce temps où j'étais Daniel. Je me suis peu à peu glissé dans la peau de cette Danièle, et je commence enfin à m'y sentir à l'aise. Sarah est restée la dernière fille avec qui j'ai fait l'amour depuis plus d'un mois. Aucun garçon non plus n'a partagé ma couche. Je vis grâce à la carte bleue de maman dont j'ai trouvé le code.

Elle est toujours dans une maison de repos, sans trop de chance de retour. Est-elle malheureuse ? Je ne saurais le dire. Elle sourit quand je viens la voir, s'imagine toujours que je suis « revenue ». Alors parfois je me pose la question, celle de savoir si je n'ai pas rêvé cet épisode où j'étais un garçon. Ce samedi, en rendant visite

à ma malade, j'ai discuté avec un nouveau toubib. Un jeune ; enfin, une petite trentaine. Affable, les yeux marron, des cheveux châtain, une blouse blanche qui lui donne un air assez strict ; je l'ai trouvé plutôt beau gosse. Il m'a parlé de la maladie de ma mère avec des mots normaux ; je veux dire qu'il n'a pas employé le sempiternel jargon incompréhensible des médecins.

Il ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir pour une future amélioration, ni proche ni lointaine. Il me faut apprendre à vivre avec ce fardeau, ce sentiment de culpabilité, et je lui en fais part. Alors nous commençons une conversation tout autre ; il tente de soigner mon âme qui est plus touchée que je ne peux le croire. Ses mains virevoltent dans l'espace quand il tente de m'expliquer comment – et surtout pourquoi – je réagis de la sorte. Au-delà des phrases qui me cueillent au plus profond de moi, il y a ces gestes, cette attitude, ces regards qui percent à jour tous mes mystères. Il ne sait pas, mais il sent qu'un bouleversement s'est produit, déclenchant toute une série de cataclysmes autour de moi. Je vois les doigts fins, la main agile qui remuent quelques papiers pour se donner une contenance, une bonne conscience.

Je regarde ce corps jeune et svelte qui vit ce qu'il dit. Pourquoi ai-je une réaction étrange au fond de moi ? Je sens poindre comme une envie très spéciale, d'abord dans mon esprit. Puis elle irradie doucement vers le centre de moi, rayonnante et chaude. Je sens monter une envie de sexe, une tendresse pour ce jeune homme. Les yeux de l'homme dansent dans les miens. J'ai besoin de me raccrocher à d'autres images pour ne pas remuer mes fesses sur cette chaise que j'occupe dans son bureau. Je ne veux pas montrer ce que je ressens ; je crois pourtant qu'il le sent, qu'il est trop tard. Je cherche au plus profond de mon être une dérivation à ce feu qui me brûle de l'intérieur. Mais c'est comme un orage d'été, difficile à contenir ; le supplice ne cesse que lorsque je quitte le médecin.

⋆

À chaque visite que je programme pour maman, je m'arrange pour croiser le regard du docteur. Eliott, c'est ainsi qu'il se prénomme. C'est aussi étrange, mais il est toujours sur mon chemin, et c'est avec bonheur que je le vois se précipiter vers moi, sourire aux lèvres et mains tendues. La petite secousse qui fait dans ces moments-là cogner mon cœur plus violemment dans ma poitrine m'alerte et m'étonne. Pourquoi cette réaction pour un homme qui n'est en soi pas exceptionnellement attirant ? J'ai à chaque fois un coup de chaud et je me liquéfie entièrement.

Mais si en plus il me parle, j'en perds tous mes moyens. Son sourire m'éclabousse de sa fraîcheur inouïe, et je ne me lasse pas de le retrouver. Dois-je faire les premiers pas ? Lui dire que je voudrais sortir un soir avec lui ? Je ne sais pas vraiment faire cela ! Finalement, c'est dans la chambre de ma mère que l'affaire va prendre une tournure imprévue. Alors que j'essaie vainement d'entrer en contact avec elle, le médecin entre, et elle a cette réflexion étrange :

— Ah, c'est bien, ça ! Tu as amené ton fiancé ? Il plaît à ton frère, celui-là ? Il ne vient jamais me voir, ce méchant garçon !

Ensuite elle repart dans un monde fermé, univers qui n'appartient qu'à elle. Mais comme un tennisman, l'homme en blouse blanche saisit la balle au bond, me sourit, et sans que j'aie le temps de répliquer :

— J'aimerais bien être votre fiancé... Votre frère m'aimerait ? Pour répondre à la question de madame votre mère, il ne vient jamais la voir, lui ? Peut-être que cela lui ferait du bien, finalement.

Comment lui dire que je suis celui dont elle parle ? Dans ces moments-là, un trou de souris me serait bien agréable. Je ne sais pas quoi dire et je bégaye, ce qu'il prend pour des excuses pour l'absence de ce frère invisible. Alors que je sors de la chambre, il me happe par le poignet, m'attire contre lui, et me voilà toute chamboulée. Je n'ai pas pu faire un geste que déjà ses lèvres sont sur les miennes. Sa langue entrouvre ma bouche, et le baiser qui suit me chavire entièrement. Quand je me retourne, je vois les yeux

de ma mère qui sont ornés d'un sourire satisfait. Et elle sourit aux anges ? À moi ? Je ne le saurai sans doute jamais.

— Venez prendre une boisson avec moi ; un café : c'est tout ce que j'ai à vous offrir ici. Depuis le temps que je rêve de vous embrasser... Je crois que je suis tombé amoureux de vous depuis l'instant où je vous ai vue. J'aimerais sortir avec vous. C'est possible, un restaurant un soir, quand je ne serai pas d'astreinte ?

— Eh bien, pourquoi pas ? Faites-moi signe quand vous aurez un soir de libre ; voici mon numéro de portable.

Après ce café, je suis sorti de l'hôpital. À la maison, je tourne en rond. Maudit téléphone qui ne sonne pas ! Encore des mots en l'air de la part d'un homme trop occupé. Et puis, depuis quand suis-je en attente d'un coup de fil d'un autre mec ? Cette histoire commence à me faire devenir chèvre. Je ne comprends plus rien à tout ceci, mais le petit germe qui me bouffe le cœur est toujours là. J'ai vraiment un sentiment bizarre pour ce médecin. En tant qu'homme, je n'avais jamais ressenti quelque chose de similaire pour une femme. C'est étrange, mais à l'évocation de son visage, de son corps, le mien réagit d'une manière peu banale : j'en arrive à imaginer ses lèvres qui reviennent sur les miennes, je retrouve la douceur de ce baiser que nous avons échangé.

Ce n'est que le cinquième jour, vers les dix-huit heures, que mon portable se met à vibrer dans ma poche. Il entraîne un émoi sans pareil, un grand remue-ménage au fond de mes tripes. Le SMS est court, sans fioriture, terriblement concis :

Je suis libre à partir de vingt heures, et si vous voulez allez dîner, je vous invite. Appelez-moi pour confirmer ou infirmer. Merci, et peut-être à tout à l'heure.

Je tripote l'appareil qui me brûle les doigts. Que faire ? Que dire ? Vais-je oser ? J'ai surtout peur de ne pas être à la hauteur de ce rendez-vous ; mais c'est aussi sans compter sur mon corps qui réagit plus violemment à cette attente. Il me trahit encore une fois. J'ai chaud partout, je sens pointer en moi ce qui se serait quelques

semaines plus tôt traduit par une érection. Bien sûr, là, c'est plus subtil, plus intérieur, mais tellement brûlant que je sens couler en moi, dans mes veines, une lave incandescente. Et ma chatte se met elle aussi à distiller sa liqueur féminine. Je saisis ce fichu téléphone et je réponds :

Entendu, je serai prête. Passez me prendre à vingt heures devant l'hôpital ; je serai auprès de ma mère jusqu'à cette heure-là.

Je relis les mots que j'ai écrits sur le petit cadran. Ils me piquent les yeux, mais d'un geste rageur je presse de l'index le bouton vert, et l'envoi se fait sans possible retour. La sonnerie, quelques secondes plus tard, m'indique que mon message est bien arrivé à son destinataire. Je me mets sur mon trente-et-un, folle de penser à ce rendez-vous ! Cet homme me fait bander... euh... craquer ; je veux dire « craquer ». Vieux réflexes masculins qui sont encore tellement ancrés profondément en mon moi. Jupe à ras des genoux et chandail moulant, tout ceci porté sur des sous-vêtements que je pense être sexy : ma notion de la beauté dans ce domaine est plus que récente.

Dans la chambre de maman, celle-ci remarque ma tenue plutôt « classe » ; dans son monde à elle, il n'y a pas de place pour les fioritures.

— Ma chérie, comme tu es belle... Ton petit ami va être à la fête, ce soir ! Tu as raison, profite de la vie. Comme j'aimerais que ton frère vienne me voir... Il me manque vraiment beaucoup. Tu lui diras de venir, hein ? Tu lui diras que je le réclame !

— Maman... comment t'expliquer que je suis Daniel ? Je ne connais même pas cette sœur dont tu me parles. C'est à toi de me donner les détails de cette histoire. Je ne comprends pas ce que tu peux cacher comme secret, et surtout pourquoi j'ai, ou j'ai eu une sœur jumelle dont personne n'a jugé bon de me parler.

Mais déjà ma mère est repartie dans un autre coin de sa tête, un endroit où je n'existe plus. Elle prononce des phrases qui n'ont plus de sens que pour elle, elle parle aux anges. Mais je la quitte

rapidement, avec un bisou sur la joue de cette étrangère que je n'arrive pas à reconnaître tout à fait. Je file vers le parking, puis le lieu de mon rendez-vous. Eliott est très ponctuel : à l'heure dite, sa voiture se range gentiment à côté de moi et il en sort et m'ouvre la portière, m'invitant d'un sourire à prendre place sur le siège passager.

— Vous êtes éblouissante, ce soir ! Quel homme ne serait pas heureux de sortir avec une aussi jolie femme ? Merci d'avoir accepté de m'accompagner pour une dînette que je désire à la hauteur de votre beauté, Danièle. C'est bien ainsi que vous vous appelez, non ?

— Oui. Vous, c'est bien Eliott ? J'aime bien ce prénom peu courant. Mais, je vous en prie, cessez de me dévisager de la sorte : vous me mettez mal à l'aise.

— Nous pourrions peut-être faciliter nos conversations en nous tutoyant ; vous voulez bien ?

— Oh, oui, bien entendu ; j'allais vous le proposer. Merci de m'avoir invitée pour ce dîner.

Nous sommes maintenant au centre-ville, et le garçon me regarde toujours avec des yeux qui semblent avoir découvert un diamant ou un autre trésor. Il conduit souplement, sans à-coups, sa voiture puissante dans un dédale de petites rues, et nous arrivons finalement devant un bel établissement au nom évocateur : *Les Ducs de Lorraine*. C'est un restaurant chic et de renom. Une table nous est réservée dans un endroit calme, juste illuminée par une lampe douce. Sur cette table, les fleurs sont fraîches. Le maître d'hôtel nous apporte la carte, prend commande de nos apéritifs et s'éclipse sans bruit sur une moquette qui absorbe tous les pas.

Le dîner est plus que plaisant. Eliott me bouffe plus des yeux que les mets aux parfums rares que nous a concoctés un chef hors pair. Je ne sais pas sur quel pied danser. Il ne parle guère, se contentant de me fixer, comme pour entrer dans mon cerveau. Puis une question tombe, couperet m'obligeant à lever un regard vers lui.

— Alors, tu ne veux pas me parler de ce secret qui vous unit, ta maman et toi ?

— Si je t'en touchais deux mots, tu m'enverrais illico chez les barjes, chez les dingues ; j'en suis sûr.

— Tu devrais essayer. J'en ai déjà entendu, dans ma vie de médecin ; tu devrais le savoir. Les gens parfois se confient plus volontiers à leur docteur.

— J'ai tenté une fois de m'ouvrir à mon toubib, mais je ne pense pas qu'il m'ait pris au sérieux. Je crois même qu'il s'est moqué...

— Alors il n'était pas intelligent. Je veux bien que tu me racontes...

— Et si ce que j'avais sur le cœur était si invraisemblable que j'ai parfois du mal à y croire aussi ?

— Tu n'auras l'air d'être idiote que le temps de ta narration. Qui sait, peut-être que je peux t'aider, finalement.

— Personne ne semble pouvoir quoi que ce soit pour moi...

— Allons, ne fais pas l'enfant ! Dis-moi, raconte-moi.

— Il n'y a pas si longtemps... un matin, un samedi...

— Oui ? N'aie pas peur ; je sais aussi ne jamais rapporter les conversations que j'ai avec mes patients.

— Je ne suis pas ta patiente... et c'est tellement... bizarre.

— À toi de décider... tu me dis ou pas, mais ne laisse rien venir ternir cette belle relation qui naît entre nous.

— Tu penses ce que tu dis ? Qu'entre nous...

— Mon cœur me dicte ma conduite, et depuis notre baiser... je n'ai pas eu de jour où je n'ai songé à toi, Danièle.

— Danièle... comment l'écrirais-tu ? Dis-moi donc.

— Ben... pourquoi ? D, a, n, i, è, l, e.

— Alors, tiens. Regarde ceci.

J'ai sorti de mon sac à main le livret de famille de ma mère. Il parcourt lentement le premier feuillet, celui du mariage de mes parents, puis lève ensuite vers moi son regard.

— Tu es donc Sabine ? Pourquoi te faire appeler par le prénom de ton frère ?

— Vous ne lisez donc pas... pardon, tu ne lis donc pas... que cette sœur inconnue est... décédée ?

— C'est impossible, voyons. Il ne peut s'agir que d'une erreur de l'officier d'état civil.

— Et si je te disais qu'un samedi soir, je me suis endormi en Daniel et réveillée le dimanche matin en... femme ? J'avais des seins, et un mal de chien pour comprendre ce qui m'arrivait. Et quand ma mère m'a vu, elle en a perdu la boule. Depuis ce fameux matin-là, ma vie est devenue comme un enfer.

— Un dédoublement de la personnalité ?

— Il ne peut en aucun cas expliquer mon changement de physionomie. Cette métamorphose spontanée, cette anatomie totalement différente. Et bien entendu, tous les ennuis qui en découlent encore.

— Je peux t'avouer que je te vois femme, et ce que je vois me semble à moi bien... réel. J'aime beaucoup ton... nouveau corps, si tu dis vrai.

— Quel serait mon intérêt à te mentir ? Mais je conçois que c'est difficile à croire, et pourtant...

— Dès notre premier baiser, j'ai senti que je tenais à toi. Et ce corps que j'ai senti contre le mien n'avait rien de masculin, je te l'assure.

— Bien entendu, mais j'ai dû faire des efforts surhumains pour me persuader que... mes attributs masculins se trouvaient remplacés par ce que tu vois.

— Je ne suis sans doute pas le seul à visualiser ce... cette belle femme que tu es. Et je t'avoue que je te préfère ainsi : les mecs ne sont pas ma tasse de thé.

— Et si... un matin je me réveillais, avec mon ancien corps ? Que ferais-tu d'un homme dans ta vie ? Pour ne pas dire dans ton lit ?

— Je veux bien courir le risque ; tu en vaux la peine. Et si tu permets, demain nous ferons des examens approfondis pour savoir ce qui s'est passé ; enfin, si tu le désires et si tu le permets.

— Maman n'a guère de chance de retrouver toutes ses facultés, et c'est la seule qui pouvait me donner quelques bribes d'explications. Alors tu vois, c'est à la fois compliqué et délicat. Au fond de moi, je suis Daniel engoncé dans un corps de Sabine. J'ai mis un temps infini à m'habituer. Mais je veux bien tenter quelques examens si ceux-ci ne sont pas trop... traumatisants.

— Bon, alors c'est dit. Rendez-vous est pris à mon bureau demain après-midi vers quatorze heures. Pour le moment, dînons tous les deux. Et Daniel ou Sabine, cette femme que tu es, n'a à souffrir d'aucun complexe, je peux te le jurer.

— Tu es le premier qui m'écoute vraiment depuis cette affaire, ce... maudit matin.

— Il y a forcément une explication ; il y en a toujours une. Je ne la connais pas encore, mais je sais que nous trouverons. Ensemble... à deux, je veux dire, ce sera plus facile que toi toute seule.

— Tu comprends donc que je puisse me sentir mal dans ma peau, quand les gens me voient comme une femme, alors qu'au fond de moi je suis resté homme entièrement ? Même si depuis quelque temps je cherche vraiment à intégrer cette image que tous vous recevez de moi. Je tente de vivre comme je suis. Il m'arrive encore de croire que je bande vraiment pour une autre femme.

— Je ne pense pas que les sensations soient si éloignées les unes des autres. Ce que nous, les hommes, ressentons et ce que les femmes perçoivent dans le désir et la jouissance. Tout est finalement très proche. Que tu sois Daniel ou Sabine, vous étiez jumeaux, et je crois que celui des deux qui n'est plus là manque à l'autre.

— Tu penses que je suis une femme et que je fais un transfert sur mon frère ? Alors pourquoi serait-ce elle qui est annoncée à l'état civil comme morte ?

— Ça, c'est un autre mystère qui a forcément aussi une explication rationnelle.

— De toute manière, je vais laisser passer mes examens et ensuite je vais m'occuper de moi, faire quelques recherches.

— Oui, tu as raison ; oublions pour une soirée ces petits tracas et pensons à nous, tu veux bien ?

— Et c'est quoi, penser à nous ?

— Tu n'as pas une petite idée ? Après ce repas, passer un bon moment ensemble peut-être...

— Tu oublies que je ne me sens pas totalement femme, malgré les apparences, et que je sais bien – tu t'en doutes – comment fonctionnent les mecs.

— Je n'oublie rien du tout : je voudrais seulement que tu passes une bonne soirée.

— Et toi également, donc, si je saisis bien tes intentions.

— Par la force des choses ; mais c'est à toi de décider. Je ne ferai jamais rien que tu ne veuilles. Je reste courtois et poli ; je sais aussi me retenir, rassure-toi.

Nous sourions, tous les deux, des subtilités de cette phrase. Bien entendu que je sais qu'il ne va pas me sauter dessus, pas me violer. Mais comment savoir ce que je ressens vraiment ? C'est de plus en plus incertain dans mon cerveau. Je déraille, je déraisonne totalement. De toute manière, la seule qui pourrait sans doute me fournir la clef du mystère est dans un monde où je n'ai plus de place. Et si j'en juge par ce que je ressens en cet instant, je ne suis pas loin non plus de la rejoindre sur son nuage.

Eliott m'a pris la main, et nos cafés sont là, fumants, chauds à souhait. Lui aussi me semble bouillant. Il plonge ses prunelles dans les miennes, et je suis tout remué de l'intérieur. Pas une seconde je ne songe que j'ai si souvent eu une pareille attitude avec les deux

ou trois jeunes filles que j'ai emmenées dîner avant cette histoire. D'autres paires d'yeux sont aussi sur moi ; ils me caressent les formes sans que j'en éprouve un malaise quelconque. Non, c'est juste que je sais qu'ils passent sur mon corps, s'appesantissent sur mes seins ou mes hanches, mais je ne réagis pas encore sur ce plan comme une vraie femelle.

Il demande l'addition et règle la note. J'ai un réflexe de refus, comme si la part masculine qui me reste s'en voulait de se faire rincer. Après cela, je le suis comme une gentille fille jusqu'au parking et dans sa voiture. La main qui me frôle à plusieurs reprises lors de notre retour me donne finalement aussi très chaud. Quand il me propose de monter, je ne rue pas dans les brancards et suis le monsieur chez lui. Sa maison est d'un modernisme déconcertant : les lumières s'allument à notre simple passage, et la musique qui se met en route, je ne sais pas d'où elle ne sort ni comment elle s'est déclenchée.

Il dépose sur une table basse dans le salon son bip de médecin, qu'il ferme pour ne pas être dérangé. Et alors qu'il m'invite à prendre place sur un canapé immense, il me prend la main. Son visage est à quelques centimètres du mien ; je sais ce qui va arriver. Ce baiser qu'il attend, vais-je le refuser ? Il ne s'en inquiète pas. Sa bouche avance vers la mienne. Son contact n'est pas désagréable. Ses lèvres sont contre mes lèvres, et la petite langue qui vient à la rencontre de mon palais ne trouve aucune résistance. Il me serre fort contre lui. Un sursaut encore, une dernière pensée plutôt masculine qui me laisse croire que je deviens homosexuel, et pourtant...

Je réponds à son palot avec entrain. Il me touche le cou, descend sa main sur mes reins. Il caresse maintenant mes fesses sur la jupe. Il lisse le tissu comme pour apprécier la texture de mon derrière, jauger ce qui se cache sous les chiffons. Enfermée dans ses bras, je ne cherche pas à fuir. Non, j'attends simplement qu'il me lâche pour reprendre un soupçon d'air. Et sa seconde patte

englobe une partie de ma poitrine. Il me presse légèrement sur un sein. Le soutien-gorge qui l'enveloppe le gène, alors il entreprend de quitter mon cul pour chercher le fermoir du cache-néné. Je sais qu'il y est parvenu quand je sens la pression qui se relâche. Mes deux nichons sont libres sous mon chandail.

Ces doigts qui dans mon dos viennent de remplir leur première tâche s'attaquent aussitôt à la fermeture à glissière de ma jupe. Elle s'ouvre sans vraie résistance, et le rempart du bas de mon corps s'éloigne de moi en glissant sur mes chevilles. Je me sens plus nu, plus nue que nue... comment dire ? Je me sens... étrangement calme, mais c'est comme si j'étais étranger à ce qui se passe là dans ce salon. Je sais que c'est moi que le type désape, je sais que c'est moi qui vais dans quelques secondes tout au plus être à poil, mais je ne me trouve pas concerné. Comme si ce que je vivais en cet instant était un rêve. J'appréhende un court instant ces paluches masculines sur moi, et puis lorsqu'elles y sont, je ne les trouve pas si désagréables.

Il sait y faire. Elles partent de mon cou pour un long et lent périple. Eliott m'étend sur le canapé et câline doucement ce moi que je refuse encore malgré tout. Les frissons qui me parcourent sont adorables. J'ai l'impression très nette que je ressens ce plaisir trouble de n'être qu'une femme dans l'apparence. Quelque temps auparavant, j'aurais tout donné pour être à la place de ce gars qui frôle un corps tout en pleins et déliés, mais je n'aurais pas une seule seconde rêvé qu'un autre homme me fasse l'amour. Et pourtant... ce qui se joue sur ce divan ressemble beaucoup à de vrais préliminaires. Je n'aurais pas agi autrement, pas fait mieux. Et cette certitude de savoir par avance ce qui va se passer devient une obsession. Je ne peux contenir les picotements de mon épiderme. Ce jeune médecin est un artiste, finalement.

Il tire une musique bien mélodieuse de ma poitrine, de ces deux seins que je n'ose qu'à peine regarder encore. Puis, quand aventureux en diable, les doigts courent plus bas que mon nombril,

je ne fais pas un mouvement pour les stopper dans leur descente vers leur Graal. Sans effort, avec un sourire vissé sur les lippes, il reste plongé dans mes yeux. Je me surprends vraiment à aimer ces attouchements qui pourtant me semblent toujours aussi incongrus. Il caresse une femme qui réagit en mâle. Est-ce bien normal ? Pourquoi cet esprit que je garde persiste malgré les évidences à se comporter comme si j'avais encore une bite ? Il ne s'aperçoit donc pas de ce trouble qui émerge de ma double personnalité ? Mais peut-être qu'il sait, finalement...

Le moment que j'ai le plus redouté arrive, et c'est avec une dextérité insoupçonnée que je sens le poids du corps d'Eliott peser sur moi. Comme il est à l'envers de moi, la première chose qui effleure mon visage, c'est son ventre. Dans une reptation quasi serpentine, je sens cette tige dure qui s'approche de mon front pour me glisser le long d'une joue. Il ne demande rien, n'impose rien, mais se frotte à ma figure dans le secret espoir que je le... le mot a du mal à passer la barrière des interdits de mon cerveau. Sucer... il désire vraiment être sucé ? Saurai-je le faire convenablement ? Où peut se nicher l'amour-propre dans ce *mano a mano* qui nous réunit... Je me perds en conjectures, je me cherche un alibi pour ne pas ouvrir les lèvres, ou plus sûrement pour me donner bonne conscience d'avoir à le faire.

Au bout de longues minutes que le médecin prend sans doute pour un raffinement suprême, je consens enfin à me laisser investir le palais par la dague d'une longueur qui m'impressionne. Elle est sur le bord de mes lippes. Patiente, chaude, elle ne cherche pas à brusquer son avancée en bouche. Non, l'homme reste impassible, frétillant seulement de la langue entre mes cuisses. Il a par contre de son côté entrebâillé la fente qui me désespère depuis ce fameux dimanche. Ça n'a rien de ce que je croyais. L'effet est magique, et je sais pourquoi les femmes gémissent souvent sous ce genre de caresse. Je ne peux m'empêcher de le faire, et ce ventre qui se

met à couler me fait desserrer les mâchoires. L'anguille rose profite d'un avantage certain que je viens de lui octroyer.

La tête encapuchonnée a gagné quelques centimètres. Je sens sous ma langue encore inerte que le chapeau se replie pour découvrir une pointe rose pas vraiment répugnante. Non, je dirais même que pris par l'élan de ses propres attouchements, je me permets de goûter à cette verge qui réclame son dû. Alors, frénétiquement, je me mets à lécher, découvrant une texture inattendue, une sorte de velours vivant. Le bassin de mon presque amant se met à donner du tangage à notre équipage improbable, mais je tète cette bite et suis estomaqué de l'entendre soupirer d'aise. Lui a plongé un doigt – sûrement le majeur – en moi. Il le fait aller et venir en cadence, au rythme de mes coups de langue. Il n'y a plus un unique soupir, mais bien deux qui se croisent, se mélangent et s'emmêlent dans un ballet sexuel nouveau.

Notre jeu devient brûlant. Les doigts fouillent partout dans mon ventre, mais d'autres aussi investissent ce qui nous rapproche, ce lieu si commun entre tous. Je n'aurais jamais cru qu'un index dans le derrière puisse me faire remuer autant. Je sens la bite dans mon gosier qui enfle, prête à exploser, et je connais bien cette réaction. Je pense un court laps de temps que ce que j'aimais quand j'étais homme, d'autres peuvent l'apprécier également. Et je n'arrive plus à me dépêtrer de cette idée que la queue va me gicler dans la bouche. Je voudrais la faire quitter mon palais, mais les jambes d'Eliott enserrent mon visage. Je sens cette montée de sève inexorable, et quand elle éclate dans ma bouche, je dois me rendre à l'évidence : c'est gluant, chaud et légèrement amer.

J'ai bu le calice jusqu'à la lie. Ce sperme qui coule encore en filets sporadiques m'a donné quelques hauts-le-cœur qui font sourire ma conquête. La souris, c'est moi désormais. Je n'ai pas tellement le temps de me faire à l'idée que... je vais devoir me plier aux attentes du monsieur. Il a seulement une pause de quelques minutes avant de s'étendre derrière moi. Son sexe est monté sur

piles, ou quoi ? La verge est redevenue dure et raide en quelques minutes. Elle se love entre mes cuisses alors qu'il me tient par les hanches. Le frottement fait venir la vipère à l'orée de mon sexe. D'une légère poussée, celle-ci, guidée par sa main, la voici qui me pénètre lentement. Je serre les dents, attentif ou attentive à ne pas avoir mal. Mais il n'en est rien. C'est surprenant de délicatesse, et les sensations qui me remontent au cerveau sont pareilles à des décharges électriques merveilleuses.

Ça y est, je suis prise, et les mouvements de va-et-vient deviennent plus mâles. C'est le second mec qui me possède, mais la force et la vitesse entraînent d'autres sensations bizarres, indescriptibles et, mon Dieu, c'est bien moi qui crie de la sorte ? Je suis dépucelée pour la deuxième fois ? Mais elle est nettement meilleure, celle-ci ! L'homme qui sommeille dans ma caboche ne cherche pas à contrer la part de féminité qui est maintenant submergée par les coups de reins de mon complice. Il me fait l'amour, il me baise, il me prend, il me... Je suis sa femme, sa chose. Il souffle dans mon cou, et ça aussi ça m'excite énormément. Cette queue, la même que celle dont je me servais, cet instrument qui me transperce, je ne le hais plus, je le laisse même aller au plus profond de moi. Je rue, remue du croupion, salope qui prend son pied.

Et la vague soudaine qui me saisit me transporte dans un monde tout différent de celui où j'avais l'habitude de naviguer. Je suis une pute, une salope qui hurle pour avoir de la bite. J'aime cela. J'en veux. Je suis possédée, et le diable qui me tringle ne s'en sortira pas comme ça : il devra se sacrifier une fois encore pour mon plus grand bonheur. Cette fois, c'est mon ventre tout entier qui s'envole, faisant naître une myriade d'étoiles au fond de mes yeux. Cette queue qui me fait grimper aux rideaux a des vertus surnaturelles. Je suis comme hystérique. Je suis loup, louve, et plus rien ne me retient. Lui aussi se crispe en me gardant les

fesses plaquées contre son bas-ventre. Il ne parle pas, se contentant seulement de souffler. C'est horriblement bon !

⋆

Le ciel de ce matin est clair. Je me réveille dans une chambre d'une blancheur inconnue. La fenêtre qui fait face à mon lit n'offre rien de particulier. Je n'aperçois que du bleu et quelques moutons qui courent sur l'azur. Je fais un mouvement pour me tourner, mais impossible de remuer. L'angoisse qui me gagne me fait pratiquement hurler. Je sens que mon front est lui aussi coincé par je ne sais quel maléfice. Je ne vois rien de moi qu'un drap d'où ma tête émerge. Je respire plus fort, tentant de reprendre un rythme de souffle normal, simplement pour que ma trouille irraisonnée se dissipe partiellement. C'est flou dans mon cerveau. Des images de seins, de bites, de corps d'homme et de femme se bousculent au portillon. Pourtant je réalise qu'autour de moi un grand silence règne. Je tire sur mon bras gauche. Impossible de le mouvoir. C'est exactement la même chose pour le droit.

Mes jambes, elles, ne bougent guère plus que mes membres supérieurs. La peur panique revient au galop ! Suis-je devenu un légume qui ne peut plus remuer ? Qu'est-ce qui m'arrive là ? Pas moyen de savoir si je suis elle ou il, tout se chevauche dans mon crâne. Des vrombissements très doux me parviennent ; j'en cherche l'origine. Seuls mes quinquets sont mobiles, mais mon champ de vision se trouve très limité. Il se résume à la fenêtre, parce que le lit sur lequel je suis couché est légèrement incliné. Puis il y a ce drôle d'engin au-dessus de ma tête. Une sorte de potence métallique ; elle me rappelle vaguement quelque chose. Je ne parviens pas vraiment à me sortir de ce brouillard inquiétant. Mes paupières sont trop lourdes, elles se ferment toutes seules. Au revoir, le ciel bleu...

Je viens de revenir, mais il n'y a plus de moutons et pas plus d'azur. C'est sombre, à l'exception d'une lueur verte qui me nargue avec son petit bonhomme qui court. Je suis encore paralysé. Deux

prénoms effleurent mon esprit : Sabine et Daniel ! Pourquoi ceux-là et pas d'autres ? Un bruit, un chuintement, et un fantôme pâle qui se penche sur mon lit. Il fait une incroyable grimace, et le tonnerre qui entre en moi, par où passe-t-il ? Aïe ! Que c'est douloureux... Je vais sans doute ne plus jamais bouger. Le spectre a plongé un truc fin et brillant vers moi. Il le place sous mon aisselle ; c'est frais. Que me veulent ces deux autres ectoplasmes qui maintenant viennent de rejoindre le premier ? Ils gesticulent partout, danseurs éphémères qui me vrillent l'esprit. Chaque coup de tonnerre me tue un peu plus. Je crie, et quelque chose se plante dans ma cuisse.

Le rayon de lumière qui me percute le visage est chaud. Pourtant le rectangle de ciel n'est pas allumé, lui. J'attends avec la peur au ventre que je puisse ouvrir les yeux. Mais d'une caverne lointaine, le souffle que je perçois est réel ou non ? Puis le silence, le calme, la sérénité. Le soleil qui me brûlait n'est plus là. Avec précaution j'entrouvre un œil. La potence est encore au-dessus de moi, planant comme une ombre dangereuse. Une danseuse est dans mon champ de vision. Celle-là n'est pas toute vaporeuse ; elle est tachée de rouge. Un coquelicot... L'image me fait sourire. La mort est belle. Quelle idée de se savoir mort et d'en sourire ! La fleur sanglante est de plus en plus large. Je la sens qui va m'étouffer.

Je ne vois plus rien d'autre que ce sang, et soudain un vent tiède qui me court sur la trogne. C'est trop bien ! Je me sens léger, aérien. Pas de doute, la couleur qui m'entoure me rend heureux. Heureuse ? Je ne sais pas si je dois dire l'un ou l'autre de ces mots. Mais, bon Dieu, que m'arrive-t-il ? J'ai cette douceur qui me chatouille. C'est une odeur, une senteur. Le rouge est une fleur. Une fleur, oui, une rose : c'est l'image qui m'arrive. Le coquelicot n'en est pas un : c'est une rose. Mais pourquoi ?

— Tu es avec nous ?

—... !

Je ne sais pas ce que j'entends. C'est une voix venue d'ailleurs, de loin, bien au-dessus du ciel de ce foutu plumard. Une voix

d'outre-tombe, quelque chose qui me tire de mes rêves fleuris. Ces sons... il me semble savoir d'où ils me parviennent. La forme pourpre qui s'éloigne emporte avec elle la chaleur et laisse place à une nouvelle vague de terreur. Pourtant cette fois je ne cherche pas à bouger bras ou jambes. Non, je ne veux plus me sentir prisonnier. Je laisse mes yeux filer vers le coin le plus reculé que je peux voir ; c'est bizarre, ma caboche suit le mouvement. Je peux tourner le cou. Tout est blanc ici, à l'exception de la marionnette vermillon qui se meut au pied du lit.

— Enfin ! Nous commencions à ne plus y croire... C'est bon signe : plus d'agitation. Nous allons donc pouvoir détacher ses membres.

Deux hallucinations se disent des mots que je comprends sans vraiment savoir ce qu'elles veulent se raconter. Une flaque de sang qui parle à qui, à quoi ? Aucune idée, mais je ferme les yeux. J'ai peur. Je suis oppressé, mais si je le montre, quelles misères ces zombies vont-ils m'infliger ? Doucement, entre mes cils, je reprends une garde assidue. La forme rouge avance résolument vers moi. Ce qu'elle tend vient me toucher... une main sur ma joue, je sens sa tiédeur. Et puis elle glisse avec un raclement atroce qui me monte au cerveau. Une autre forme, blanche celle-là, est aussitôt au-dessus de moi. Zut, un instrument de torture qui me tombe sur le nez ! De la neige ; c'est froid. Non, c'est frais. Mais pourquoi me l'écrabouille-t-on partout sur la trogne ?

— Ce sera bien plus beau après ça. Ce n'est pas de gloire, mais de besoin. Un visage humain que je veux revoir.

Le son est moins rauque ; il est au-dessus de ma tête. C'est le revenant couleur cramoisie qui m'envoie des signaux. Un truc franchement désagréable me court sur la peau. Il retire cette pâte blanche qui me couvre la bouille. Quand c'est fini, je vois revenir vers moi cette douceur tiède. Une main, je sais que c'est une main. Quelqu'un m'a rasé la couenne. Je suis un, et pas une... mais où suis-je ?

— Oh, mon Daniel ! Enfin tu reviens avec nous... Comme tu as pu t'agiter ! Tu nous reconnais ? Docteur, pouvez-vous le détacher ?

— C'est encore un peu prématuré ; attendons un peu : s'il s'agitait à nouveau, je crois qu'il pourrait se faire mal.

Je lève les deux paupières, et les fantômes sont des anges. Un en blanc qui conseille, l'autre qui m'aime sans doute.

— Doc...teur... Eliott ?

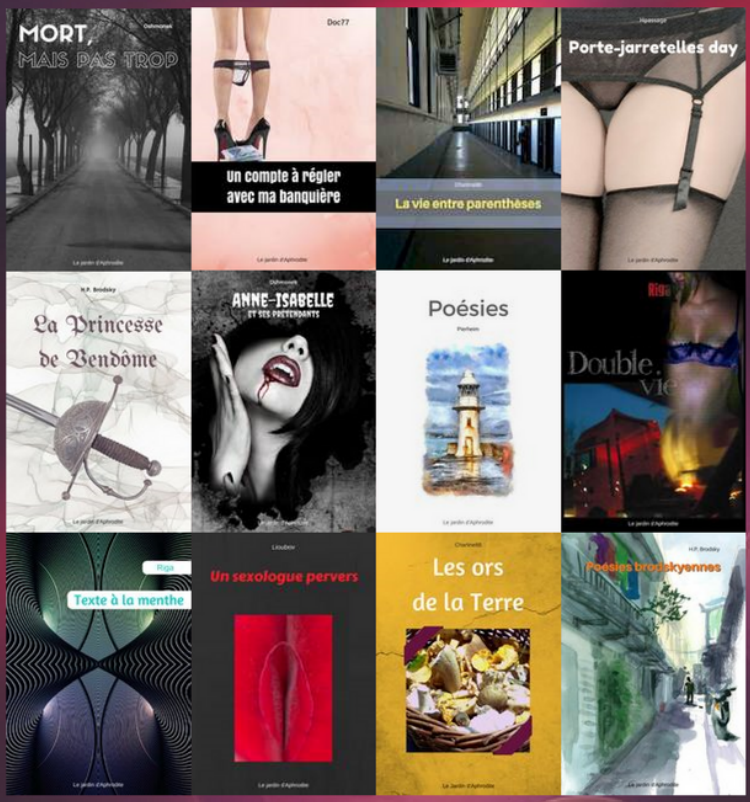
— Vous entendez, Docteur ? Il se souvient même de votre prénom !

— Oui, mais je ne le lui ai jamais dit, pourtant...

La vie est belle, non ? Elle va continuer ou reprendre enfin son cours normal... et ma bistouquette est de retour ! Béni soit ce matin... mais quel est-il ?

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite